

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 7. — JUILLET 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS.

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Les Bibles (*suite*), E. GRIMARD, p. 385. — Causeries sur l'Évolution de l'Idée Religieuse (*suite*),
SENEC, p. 397. — Un laboratoire de Psycho-Physique à Amsterdam, ALBERT DE ROCHAS, p. 408.
— Procès-verbal de la séance Miller du 25 juin 1908, p. 414. — La Crédulité de M. Gustave
le BON, GUSTAVE LE MAUVAIS, p. 422. — Qu'est-ce que l'au-delà ? ALGOL, p. 427. — Sonnet,
LARROCHE, p. 432. — Retour de Londres, L. DAUVIL, p. 432. — Enquête du *Matin* (*suite*), ALGOL,
p. 437. — Bibliographie, p. 446.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

LIVRES NOUVEAUX

JULIEN LARROCHE. — *Les Voix du Tombeau. Poésies Spiritistes.* Belle édition luxueusement tirée, ouvrage in-18 jésus de 166 pages. Volume recommandé tout spécialement à nos lecteurs. Prix. 3 fr., franco 3 fr. 35

LÉOPOLD DAUVIL. — *Souvenirs d'un Spirite, réunissant: Vieilles notes. — Roman de deux âmes. — L'Abbé Bornave. — Voyage à Jérusalem.* Beau volume in-8° carré de 493 pages. Prix. 3 fr. 50

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.*



REVUE SPIRITE

Fondée en 1858

PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en Chef depuis 1870

P. G. LEYMARIE

NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 7.

1^{er} JUILLET 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

(Suite).

Notre article précédent se termine par l'annonce d'une étude ayant pour objet l'initiation aux Mystères antiques, eh bien, la voici cette étude qui, par l'enchaînement logique des idées qui s'y succèdent, va nous amener à la doctrine elle-même dont s'inspira la religion égyptienne.

Ce qu'il faut constater, tout d'abord, c'est que l'initiation antique reposait sur une conception de l'homme infiniment plus complète et plus éle-

vée que celle sur laquelle se basent officiellement nos procédés scientifiques. Sans recourir à des preuves explicites, il est permis d'établir que nous autres, modernes, nous avons dissocié la notion du corps matériel de celles de l'âme et de l'esprit. C'est de parti pris et systématiquement, que nos sciences physiques et naturelles, quelque étendues qu'elles soient, du reste, font abstraction du principe fondamental de la diffusion de l'âme dans l'Univers. Notre thérapeutique ne veut rien savoir du double rôle que jouent, dans les maladies, les éléments physiques et immatériels qui cependant nous constituent et enfin — est-il besoin de le répéter ? — nos religions sont de tous points inaptes à satisfaire nos plus légitimes besoins, soit moraux soit intellectuels. Pour tout dire, en un mot, scission complète entre des principes dont la coopération s'impose indiscutablement.

Eh bien, voilà ce que réprouvait l'antiquité de la façon la plus catégorique. Dans tous les domaines, elle tenait compte de la triple nature de l'homme. L'initiation était un entraînement graduel mais général de tout l'être humain, vers les sommets vertigineux de l'esprit d'où l'on peut dominer la vie et la nature. Par la complète concordance de l'intuition, du raisonnement et de la volonté, disaient les Sages d'alors, l'homme peut développer ses facultés jusqu'à des limites incalculables. L'âme a des sens endormis, des facultés latentes que l'initiation peut réveiller à ce point que l'homme peut finir par se mettre en rapport conscient avec les forces occultes de l'univers, vaincre le destin et conquérir, dès ici-bas, sa liberté divine.

Ainsi pensaient les Initiés antiques et les plus grands d'entre eux vivaient et agissaient en conséquence. La véritable initiation était bien autre chose qu'un songe creux, qu'une comédie ridicule, voire même qu'un enseignement purement théorique bien que scientifique en réalité... c'était la création d'une âme par elle-même, une auto-reconstitution de l'être, son évolution sur un plan supérieur, son efflorescence et son épanouissement dans le monde divin.

Eh bien, essayons d'y pénétrer nous-mêmes, ne fût-ce qu'en imagination, cela va sans dire. N'est-il pas intéressant pour nous spiritualistes, de vivre pour un instant dans ce monde de merveilleuse spiritualité ?

Reculons de quatre mille ans environ et prenant pour nous guider, dans cette vision rétrospective, la description qu'en fait Ed. Schuré dans son beau livre des *Grands Initiés*, partons pour l'Égypte, l'Égypte de Ramsès, vers l'époque où vivaient Moïse, Hermès et Orphée.

Nous voici devant le grand temple de Thèbes... Sur le seuil de sa grande porte, vient de s'arrêter un jeune homme d'allure fière et de physionomie énergique.

Quel est cet audacieux visiteur ? C'est un étranger venu des plages loin-

laines de l'Asie mineure et qui, dans le désir de pénétrer le secret des choses, aspire à l'honneur redoutable d'être admis à l'initiation aux Mystères, attiré par la réputation des fameux temples d'Égypte.

Dès son entrée dans celui de Thèbes dont la porte vient de lui être ouverte, il est conduit par des serviteurs sous le portique d'une cour intérieure dont les piliers énormes ressemblent à des lotus gigantesques soutenant l'Arche solaire, le temple d'Osiris. Voici l'hiérophante — grand-prêtre présidant aux Mystères — qui s'approche du nouveau venu, sur lequel s'arrête le regard de ses yeux profonds et noirs mais éclairés par une sorte de lumière intérieure. Lentement, il l'interroge sur sa ville, sur sa famille et sur le temple où il avait reçu sa première instruction. Fort ému, mais ferme en sa loyauté, le candidat répond aux questions qui lui sont posées, après quoi, jugé digne d'être admis aux épreuves, il est invité à suivre l'hiérophante, qui, après lui avoir fait traverser des portiques, des cours intérieures, puis suivre une longue avenue taillée dans le roc, l'amène devant un petit temple servant d'entrée aux cryptes souterraines. Là, se trouve une statue d'Isis de grandeur naturelle, sur le socle de laquelle est gravée l'inscription sacramentelle : « *Aucun mortel n'a soulevé mon voile.* »

— C'est ici la porte du sanctuaire occulte, prononça l'hiérophante, après un assez long silence. Regarde ces deux colonnes ; la rouge représente l'ascension de l'esprit vers la lumière d'Osiris ; la noire, sa chute dans la matière. Quiconque aborde notre science peut y jouer sa vie. La folie ou la mort, voilà ce qu'y trouve le faible ou le méchant, tandis que les forts et les bons y trouvent, seuls, la vie et l'immortalité. Il est inhérent à la nature de la science que ses révélations ébranlent la raison et fassent fléchir les plus audacieux courages, il importe donc que le caractère du candidat, la fixité de sa résolution, ainsi que la solidité de ses aptitudes physiques et mentales soient constatées, avant qu'on lui permette de plonger dans ces flots mystérieux sur lesquels le soutiendra, seule, la force de son bras... Réfléchis donc à ce que tu vas faire, aux dangers que tu vas affronter et si ton courage n'est pas à toute épreuve... renonce à l'entreprise.

— Je persiste, répondit le jeune homme, avec calme et d'un ton résolu.

— Soit, fit l'hiérophante ; et l'ayant ramené dans la cour intérieure, il le recommanda aux serviteurs du temple avec lesquels tout aspirant devait passer une semaine entière et se livrer avec eux aux travaux les plus humbles, parfois les plus pénibles.

Cette semaine s'étant écoulée, le jour des épreuves étant arrivé, deux néocores ou assistants reconduisirent l'aspirant à la porte du sanctuaire occulte.

Qu'y vit-il ? Des deux côtés d'une salle à demi plongée dans les ténèbres, à la sinistre lueur de quelques flambeaux épars, il vit une rangée de statues

fantastiques à corps d'hommes surmontés de têtes d'animaux : têtes de lions au rictus formidable, mufles farouches de taureaux aux cornes menaçantes, têtes de serpents à la gueule ouverte... Tandis que, tout au fond de la galerie, se dressaient, dans l'ombre, une momie grimaçante et un squelette d'homme se faisant vis-à-vis.

D'un geste muet, l'un des néocores montra à l'aspirant un trou dans la muraille s'ouvrant sur un couloir où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant.

— Tu peux encore revenir sur tes pas, dit l'un des assistants, la porte du sanctuaire peut encore s'ouvrir devant toi...

— Je reste dit le novice se redressant avec fierté.

On lui remit alors une petite lampe et les néocores le laissant seul, refermèrent sur lui, avec un bruit de ferraille, la lourde porte désormais verrouillée.

Lentement, il avança dans le couloir, lorsqu'il dut s'arrêter soudain sur le bord d'un entonnoir béant, où se perdait dans les ténèbres une longue échelle de fer. D'une main crispée il s'y accrocha, descendant d'échelon en échelon qui finirent par se terminer sur une plateforme, d'où partait un autre escalier, mais plus large, au fond duquel s'ouvrait une galerie bordée de cariatides et qu'éclairaient doucement des lampes de cristal suspendues à la voûte.

Là, se trouvait un mage qui, l'accueillant avec bienveillance, le félicita d'avoir traversé les premières épreuves et lui expliqua ce que signifiaient les peintures symboliques qui, de part et d'autre, recouvraient les parois de la galerie.

Le novice comprit-il le sens de tous ces symboles obscurs ? Non, sans doute, mais toujours s'ouvraient devant lui des perspectives inconnues, tandis qu'il écoutait, comme dans un rêve, les paroles pénétrantes du « pastophore » lui faisant comprendre, pour la première fois, par quelles attaches se relient les mystères de la vie aux causes plus mystérieuses encore que recèlent les régions invisibles.

— Sache, lui disait le mage, que l'homme dont la volonté s'unit à celle de Dieu pour manifester la vérité et faire triompher la justice, que l'homme ayant conscience de la flamme divine qui le pénètre et le transfigure, entre dès cette vie en participation de la puissance suprême sur les êtres et les choses, récompense éternelle des esprits affranchis.

Le néophyte écoutait éperdu, se demandant si ce n'était pas un coin du voile d'Isis qui lentement se relevait pour lui. Toujours est-il qu'à sa surprise et à ses vagues terreurs se mêlaient comme des ravissements insoupçonnés — lueurs flottantes dans l'intermittence desquelles surgissaient, en sa mémoire, comme de lointains ressouvenirs.

Mais voici que commencèrent les épreuves. Après ces dernières paroles,

le pastophore poussa une porte s'ouvrant sous une voûte plus basse, plus étroite et plus longue que celles qu'il avait parcourues jusqu'alors et à l'extrémité de laquelle, flamboyait, crépitait une fournaise ardente.

— Mais c'est la mort ! articula le novice pâlisant, cette fois, et jetant à son guide un regard épouvanté.

— Mon fils, répondit le mage, la mort n'effraie que les natures avortées. J'ai traversé, autrefois, cette flamme comme un champ de roses... et ce disant, il fit grincer une grille derrière le postulant.

Non, ce n'était point la mort, en effet, car en s'approchant de l'apparente fournaise le jeune homme vit qu'elle se réduisait à une simple illusion d'optique créée par la combustion d'un entassement de bois résineux sur des grilles superposées que réfléchissaient de larges miroirs et entre lesquelles un étroit sentier lui permettait de passer rapidement au milieu des flammes inoffensives.

A l'épreuve du feu, succéda l'épreuve de l'eau. L'aspirant était forcé de traverser une vaste mare d'eau fangeuse, profonde et noire, à la lueur d'un incendie de naphte allumé sur ses bords. Il franchit l'étang à la nage, comme il avait franchi la fournaise... Après quoi, deux assistants le conduisirent tout frissonnant encore dans une grotte, où se trouvait une couche mystérieusement éclairée par le demi-jour d'une lampe. Sur cette couche, son corps fut séché, puis arrosé d'une essence parfumée et fut ensuite revêtu d'une blanche robe de lin.

— Repose-toi, maintenant, lui dit l'un des assistants et attends l'hiérophante.

Brisé de fatigue et d'émotion, surtout, le néophyte étendit ses membres sur le lit, où il espérait pouvoir demeurer quelques heures. En ce moment de calme, il se vit entouré, en imagination, de toutes les figures de sphinx, de statues et de cariatides qu'il avait entrevues dans les souterrains du sanctuaire et qui, dans cette vision rétrospective, passaient et repassaient devant ses yeux hallucinés.

Parmi ces images diverses, il en était une qui réapparaissait obstinément, c'était celle d'une grande roue suspendue entre deux colonnes. A droite, se profilait, pure et diamantée, la figure d'Hermanubis, le génie du Bien, beau comme un jeune éphèbe, à gauche, grimaçait le masque de Typhon, le génie du Mal qui, la tête en bas, se précipitait dans un abîme ténébreux. Entre les deux, était accroupi un sphinx tenant dans l'une de ses griffes une épée flamboyante.

Et tandis que le néophyte cherchant à comprendre le sens de ce groupe symbolique, s'égarait en de flottantes rêveries, parvinrent jusqu'à lui les vibrations d'une douce et vague harmonie qui semblant venir de très loin, se rapprochait en s'accroissant peu à peu. C'étaient des sons légers se mê-

lant, se combinant sur un rythme de langueur triste et molle mais étrangement pénétrante...

Et pendant que l'écoutait le néophyte toujours perdu dans ses rêves et se sentant pénétré d'une émotion indéfinissable... voici, qu'en ouvrant subitement ses yeux à demi clos, il vit, à quelques pas de sa couche, une apparition, une figure palpitante de vie, de passion et de séduction infernale. Une femme de Nubie couverte d'amulettes, de bijoux comme l'étaient les prêtresses des Mystères licencieux de Mylitta et vêtue, comme elles, d'une gaze transparente, se tenait debout devant lui, l'enveloppant d'un ardent regard et tenant, dans sa main gauche, une coupe de cristal sur laquelle s'arrondissait un gros bouquet de roses. Elle était, de tous points, l'incarnation du beau type nubien dont la sensualité capiteuse résumait toutes les puissances séductrices de « l'animal féminin » : pommettes saillantes, narines dilatées, lèvres charnues et rouges. Ses yeux noirs où brillaient de magnétiques lueurs étincelaient dans la pénombre.

A cette vue, le néophyte bondissant de sa couche s'était dressé presque terrifié. Pâle, ému, il se tenait, sans mot dire, les bras croisés sur sa poitrine, tandis que la Nubienne s'avancant à pas lents, lui lançait un regard tout à la fois suppliant et impérieux, et murmurait à voix basse : « As-tu donc peur de moi, bel étranger ? Je t'apporte la récompense des vainqueurs, l'oubli de tes douleurs, la coupe des délices. »

Palpitant, effaré, le jeune homme toujours muet, hésita un instant. Refoulant le flot de sang qui montait de son cœur à sa tête, cherchant à se ressaisir, il fit appel à sa force intime, se souvint des serments qu'il s'était faits à lui-même, évoqua toutes ses impressions récentes, revit la colonne noire symbolisant la chute dans la matière, la momie grimaçante, le squelette hideux. Il se remémora toutes les objurgations des Maîtres, leurs exhortations impérieuses, comme aussi leurs terrifiantes menaces.

Tout cela fulgura devant ses yeux comme un éclair, mais dans cet éclair il reconquit la maîtrise de son âme... Si bien que d'un geste brusque, il repoussa la coupe dont il éparpilla les roses, tandis que la Nubienne poussant un cri de rage et d'épouvante, s'enfuit précipitamment et disparut dans les ténèbres du souterrain.

Et voilà que de ces ténèbres, surgit tout à coup la figure lumineuse de l'hiérophante.

— Tu es vainqueur, dit-il au néophyte, reçois mes félicitations. Tu as triomphé de la mort, du feu et de l'eau et, triomphe bien plus difficile encore, tu t'es vaincu toi-même en maîtrisant les sens. C'est bien. Si tu avais échoué, toi qui aspires aux hauteurs de l'esprit et de la connaissance, je t'aurais dit : puisque tu as roulé dans l'abîme de la matière, demeure

l'esclave de cette matière et vis dans les ténèbres que tu as préférées à la lumière. Mais tu as triomphé ; sois glorifié.

A peine l'hiérophante avait-il fini de parler, que douze néocores portant des flambeaux vinrent entourer le candidat pour le conduire dans le sanctuaire d'Isis, où les mages rangés en hémicycle et vêtus de robes blanches, l'attendaient en assemblée plénière. Au fond du temple illuminé, il aperçut la statue colossale d'Isis ayant une rose d'or sur sa poitrine et couronnée du diadème à sept rayons. Au pied de la déesse, l'hiérophante, vêtu de pourpre, fit prêter au récipiendaire, sous les imprécations les plus redoutables, le serment du silence et de la soumission aux Maîtres ; après quoi, au nom de l'assemblée, il le salua comme un frère et comme un futur initié.

Devant ces Maîtres augustes, le nouveau disciple d'Isis put se croire en présence d'une assemblée de dieux et grandi à ses propres yeux, se sentir l'un des êtres glorifiés dont la future patrie s'appelle le Royaume de la Vérité.

Voilà ce qu'était l'initiation dans ses épreuves de simple admissibilité, mais combien de nouveaux devoirs s'imposaient au candidat, alors même qu'il en était sorti triomphant. Il n'était encore que sur le seuil du temple grandiose dont il pouvait à peine pressentir les mystères sacrés et ce n'était qu'après de longues années d'études et d'apprentissage, qu'il finissait par y pénétrer avec le titre d'initié ou d'adepte.

Avant de s'élever jusqu'à l'Isis Uranie, c'était l'Isis terrestre qu'il devait tout d'abord apprendre à connaître, par l'étude des sciences physiques et androgoniques. Son temps se partageait entre les méditations dans sa cellule, l'étude des hiéroglyphes dans les cours du temple et les leçons multiples des Maîtres. Il allait de la connaissance des minéraux et des plantes utilisées par la médecine, à l'histoire des hommes et des peuples.

Dans ce long apprentissage, il ne devait pas seulement apprendre à *connaître*, mais encore et surtout à *devenir*. Les Sages croyaient et déclaraient que l'homme ne possède la vérité que lorsqu'elle est devenue inhérente à son être intime, aussi pour ce profond travail d'assimilation imposé à leurs disciples, les laissaient-ils entièrement à eux-mêmes. Ils les surveillaient, les astreignaient à des règles inflexibles, mais ne leur révélaient rien au delà de certaines limites. Et lorsque l'un d'eux, harcelé par le doute, se hasardait à leur adresser quelques timides questions, on lui répondait simplement : « travaille et attends » — laconisme cruel qui, à coup sûr, pouvait provoquer en lui des révoltes intérieures, susciter des regrets, voire même d'amers et décourageants soupçons... Les dieux l'avaient-ils donc abandonné ? Et ce sphinx éternel dont il retrouvait partout la face de femme impassible, ne semblait-il pas lui dire : « Je suis le Doute » ?

Heureusement qu'à ces cauchemars douloureux, succédaient des heures

d'accalmie, heures qu'illuminaient des lueurs d'espérance, que traversaient de vagues pressentiments. Le néophyte commençait à comprendre le sens symbolique des épreuves qu'on lui avait fait subir. Le puits où il avait failli tomber n'était-il pas moins ténébreux que le gouffre de l'insondable vérité ? Le feu qu'il avait traversé n'était-il pas moins redoutable que l'ardeur des passions qui brûlaient encore sa chair ? L'eau noire, enfin, où il avait dû plonger, n'était-elle pas moins glaciale et paralysante que le doute où s'abîmaient, aux heures mauvaises, son esprit désemparé, sa raison affolée et sa volonté chancelante ?

Alors qu'il errait dans les salles immenses où se trouvaient rangées les vingt-deux « arcanes », ou formules sacrées, il sentait que, devant les statues blanches et chastes comme la lumière dont il se voyait entouré, s'infiltrait lentement dans sa tête et dans son cœur l'invisible vérité. Dans la société de ces divinités silencieuses, le néophyte éprouvait des sensations indéfinissables, quelque chose comme une sorte de détachement des choses visibles.

— Me sera-t-il permis, un jour, demandait-il parfois à l'un des mages, de respirer la rose d'Isis, puis de voir face à face la lumière d'Osiris ?

— Cela ne dépend pas de nous, lui répondait le mage. La vérité ne se donne pas, on la cherche et on la trouve en soi-même. Le lotus pousse longtemps tout au fond des eaux du fleuve, avant de s'épanouir à sa surface. Ne hâte pas l'éclosion de la fleur divine. Travaille et prie... et le disciple retourne à ses études.

Ainsi s'écoulaient les mois et les années, mais en lui s'opéraient tout d'abord de lentes transformations, auxquelles finissait par succéder une métamorphose complète, où s'engloutissait, pour ainsi dire, son moi terrestre que remplaçait un autre moi plus pur et plus éthéré.

C'est à ce moment-là, qu'intervenait de nouveau l'hiérophante.

— Mon fils, disait-il au néophyte, l'heure approche où la vérité te sera révélée, car tu l'as déjà pressentie en descendant au fond de toi-même. Tu vas donc entrer dans l'ineffable communion des Initiés, mais nul ne peut franchir le seuil d'Osiris sans passer par la mort et la résurrection. Nous allons t'accompagner dans la crypte, sois sans crainte car tu es désormais l'un des nôtres.

Au crépuscule, les prêtres portant des flambeaux accompagnaient le nouvel adepte dans une crypte basse soutenue par quatre piliers posés sur des sphinx. Dans un coin se trouvait un sarcophage ouvert (1).

(1) Les archéologues ont cru pendant longtemps que le sarcophage de la grande pyramide avait été le tombeau du roi Sésostris, sur la foi d'Hérodote qui n'était point initié et auquel les prêtres ne confièrent jamais des secrets importants. Mais les rois avaient leurs sépultures ailleurs. La structure intérieure et bizarre de la pyramide prouve qu'elle

— Aucun homme, disait l'hiérophante, n'échappe à la mort, mais toute créature vivante est appelée à la résurrection. Couche-toi dans ce cercueil et attends la lumière. Tu vas franchir la porte de l'épouvante, mais après cette porte est le seuil de l'immortalité.

L'adepte se couchait dans le sarcophage. L'hiérophante étendait sur lui une main bénissante, après quoi le cortège des Initiés s'éloignait silencieusement. Une petite lampe déposée à terre éclairait de sa lueur douteuse la crypte et ses colonnes, tandis qu'un chœur de voix profondes se faisait entendre, lugubre et voilé, sous la voûte sans écho de la caverne souterraine...

D'où venait-il ce chant ? C'était le cantique des funérailles. Il expirait ; puis la lampe s'éteignait et le futur initié demeurait seul dans les ténèbres.

Il est seul et voilà que le froid de la tombe l'envahit et paralyse ses membres. Lentement, graduellement, il passe par toutes les sensations inexprimables qui d'un corps vivant font un cadavre. La léthargie survient, le coma s'accroît... Est-il mort ? Non, car voici : — phase émouvante et solennelle entre toutes — que défilent, devant ses yeux éteints, en tableaux panoramiques, toutes les péripéties de sa vie terrestre qui ne lui apparaît plus que comme quelque chose d'irréel, où s'enfoncent dans un lointain brumeux de flottantes images... Mais qu'importe la désagrégation de la matière, puisqu'à mesure qu'il sent son corps se dissoudre, se dégagent les éléments fluidiques de son être immortel. — Il entre en extase.

O ces extases divines !... préambule de la vie céleste, sublimation de l'âme qui, dans son envolée par de là les frontières séparant le visible de l'invisible, s'illumine des rayons du Soleil éternel.

Quels rêves faisaient, au fond de leur sarcophage, les extatiques plongés dans les affres d'une mort anticipée ? Quelles lueurs d'aurore venaient flotter sur le sépulcre noir ?...

Le saura-t-on jamais ? Quelques-uns l'ont dit, sans doute ; l'un d'entre eux notamment, qui, paraît-il, a raconté ce qu'il a vu dans son extase.

« Quel est ce point brillant, se demandait-il, qui tout au loin surgit du fond des ténèbres opaques ? Il se rapproche, grandit... N'est-ce point une étoile à rayons prismatiques. Une étoile, non, car voilà qu'elle se transforme en une fleur épanouie, lumineuse, immatérielle, mais vivante et qui semble être douée d'une âme.

« Est-ce la fleur d'Isis, la rose mystique de la Sagesse qui transparait au travers d'un nuage diaphane... nuage étrange qui, en se condensant, revêt

devait servir aux cérémonies de l'initiation. L'on y retrouve le *Puits de vérité*, le grand escalier souterrain et la salle des arcanes. La chambre dite « chambre du roi » qui renferme le sarcophage, était celle où l'on conduisait l'adepte, la veille de sa grande initiation. Ces mêmes dispositions étaient reproduites dans les grands temples de la moyenne et de la basse Égypte. (Edouard Schuré.)

l'apparence d'une figure humaine, d'une figure de femme. Mais cette femme, c'est l'Isis du sanctuaire plus jeune et plus radieuse encore. Un voile transparent l'environne, et dans sa main elle tient un papyrus enroulé. Elle s'approche, se penche sur moi gisant dans ma tombe.

« — Ami, me dit-elle, je suis ta sœur invisible, plus que cela, je suis ton âme divine et ceci est le livre de ta vie. Dans ses pages écrites est racontée l'histoire de tes existences passées, alors que sur les pages blanches encore, sera transcrite l'histoire de tes vies futures. Un jour, plus tard, je les déroulerai toutes devant toi. Appelle-moi, quand tu le jugeras nécessaire et je reviendrai vers toi. »

Hélas ! il s'est évanoui le beau songe. Elle s'est effacée l'ineffable fantasmagorie. Dans un déchirement de tout son être, l'adepte se sent précipité dans son corps inanimé que ranime une secousse galvanique. Il revient à l'état de léthargie consciente, puis se réveille enfin et voit l'hiérophante debout devant lui, en compagnie de tous les mages réunis. On l'entoure ; on lui fait boire un puissant cordial. Il se lève, et sort du sarcophage.

— Te voilà ressuscité, lui dit le Maître d'une voix douce ; viens célébrer avec nous l'agape des Initiés, car désormais tu es notre frère.

Transportons-nous, maintenant, avec l'hiérophante et le nouvel initié, sur l'observatoire du temple, dans la tiède splendeur d'une nuit égyptienne. C'est là que le chef des initiations donnait à l'adepte récent la grande révélation, en lui expliquant la *Vision d'Hermès*. Cette vision n'était écrite sur aucun papyrus, mais elle était gravée en signes symboliques sur les stèles de la crypte secrète connue du seul hiérophante et, de pontife en pontife, l'explication en était transmise verbalement.

Ajoutons que cette vision se trouve en tête des livres d'Hermès-Toth ou Hermès Trismégiste (c'est-à-dire trois fois le plus grand) sous le nom de *Poemander*. L'antique tradition égyptienne ne nous est parvenue que par l'intermédiaire de la Gnose alexandrine et sous une forme légèrement altérée. C'est sur ces textes que l'auteur des *Grands Initiés* a reconstitué ce fragment capital de la doctrine hermétique qui peut être considéré comme la synthèse des dogmes égyptiens, en ce sens qu'elle émane en son entier de l'enseignement ésotérique de ces Mystères dont il vient d'être question.

C'est de cette reconstitution que nous nous sommes inspiré, ici, en la laissant dans le cadre poétique où l'a placée l'éloquent écrivain.

La Vision d'Hermès.

Pendant des jours et des nuits, Hermès s'étant plongé dans une laborieuse méditation dont l'objet était la question mystérieuse de l'origine des

choses, s'endormit, un soir, fatigué et quelque peu découragé par l'inanité de ses recherches. Pendant ce sommeil, il eut un songe, songe extatique de visionnaire. Il lui sembla qu'un Être inconnu sans forme visible l'appela par son nom.

— Qui es-tu ? demanda Hermès effrayé.

— Je suis Osiris, répondit l'Entité mystérieuse, je suis l'Intelligence souveraine. Tu cherches, tu sondes l'inexploré ; que veux-tu ?

— Je voudrais savoir quelle est la source des choses, ô divin Osiris et connaître Dieu.

— Tu seras satisfait, répondit la voix.

A peine avait-il pu réfléchir à tout ce que renfermait de promesses cette affirmation catégorique, qu'Hermès se sentit inondé par un flot de lumière pénétrante, merveilleuse, divine. Dans ses ondes diaphanes, passaient et repassaient des créatures admirables de formes et resplendissantes d'idéale beauté. C'est avec ravissement qu'il les contempla quelques instants, quand survinrent tout à coup d'effrayantes ténèbres, où se mêlaient, en un tumulte inouï, des cris discordants, des lamentations déchirantes, des prières désespérées, entrecoupées d'abominables blasphèmes — chaos indescriptible de désordre sans nom, de confessions déconcertantes, d'inimaginables détresses.

Mais voici qu'une voix s'éleva de l'abîme. C'était le *cri de la lumière*... alors, qu'en même temps, des profondeurs humides, s'élança une gigantesque colonne de flammes qui, s'écroulant sur elle-même, remplit de ses fulgurants éclats les hauteurs éthérées. Soulevé par cette vague de chaleur et de vie, Hermès qu'avaient entraîné, dans les bas-fonds, les ténèbres opaques, remonta dans l'espace où retentissaient, en chœurs merveilleux, les harmonies des sphères glorifiant le Très-Haut.

— As-tu compris ce que tu viens de voir ? demanda Osiris.

— Non, répondit Hermès.

— Tu vas l'apprendre. La lumière que tu as vue, tout d'abord, c'est l'Intelligence divine renfermant les germes de tous les êtres qui y sommeillent en puissance. Les ténèbres où tu as été plongé ensuite, représentent le monde matériel, où s'agitent en désordre les hommes de la terre. Le feu que tu as vu jaillir des profondeurs, c'est le Verbe divin. Dieu est le Père, le Verbe est le Fils et leur union c'est la Vie.

— Fais-moi voir la vie des mondes et le chemin des âmes, demanda encore Hermès. D'où vient l'homme et où retourne-t-il ?

— Tu vas le savoir.

Hermès se vit transporté au sommet d'une montagne. Il faisait nuit ; la terre était sombre et nue.

— Lève les yeux et regarde, dit la voix d'en haut.

Alors Hermès vit un spectacle merveilleux. Dans le ciel étoilé qui l'enveloppait de toutes parts, s'arrondissaient sept sphères lumineuses. D'un seul regard, Hermès pouvait embrasser les sept cieux étagés sur sa tête comme sept globes transparents et concentriques.

— Regarde, écoute et comprends, lui dit la voix. Tu vois les sept sphères de la vie au travers desquelles s'effectue la chute des âmes suivie de leur ascension. Les sept Génies qui les gouvernent sont les sept rayons du Verbe-Lumière. Le plus rapproché de toi est le Génie de la Lune couronné d'une faucille d'argent. Il préside aux naissances et aux morts. Au-dessus de lui, le pâle Mercure montre le chemin aux âmes qui descendent puis remontent. Plus haut, la brillante Vénus tient le miroir de l'amour pur et éthéré. Au-dessus d'elle, la Génie du Soleil élève le flambeau triomphal de l'éternelle Beauté. Plus haut encore, Mars brandit le glaive de la Justice. Trônant sur sa sphère azurée, Jupiter tient le sceptre de la puissance suprême que possède l'Intelligence divine. Aux limites du monde, enfin, sous les signes du zodiaque, Saturne porte le globe de la Sagesse universelle.

— Je vois toutes ces merveilles, dit Hermès, mais, ô mon Maître, dis-moi comment s'accomplit le voyage des âmes à travers tous ces mondes.

— Vois-tu, dit Osiris, une semence lumineuse tomber des régions de la voie lactée dans la septième sphère ? Ce sont des germes d'âmes. Elles flottent comme des vapeurs légères dans la région de Saturne, heureuses mais inconscientes de leur bonheur. En tombant de sphère en sphère, elles revêtent des enveloppes toujours plus lourdes. Dans chaque incarnation, elles acquièrent un nouveau sens corporel, conforme au milieu qu'elles habitent. Leur énergie vitale augmente, mais à mesure qu'elles entrent dans des corps plus matériels, elles perdent le souvenir de leur origine. De plus en plus enivrées par les séductions d'une vie dont elles ignoraient les vibrations sensuelles, elles s'envolent et s'élancent avec des frissons de volupté malsaine vers les régions de la Douleur, de l'Amour et de la Mort, jusque dans leur prison terrestre où tu gémiss toi-même, retenu par les attractions de la chair au sein desquelles la vie divine ne t'apparaît plus qu'au travers d'un voile qui t'en dissimule l'éclat.

Les âmes peuvent-elles mourir ? demanda Hermès dans un vague frémissement d'épouvante.

— Oui, répondit la voix. Beaucoup périssent dans la descente fatale et retournent aux limbes sombres de la préexistence. L'âme est fille du ciel et son voyage est une épreuve. Si dans son amour effréné de la matière, elle perd totalement le souvenir de sa divinité latente, l'étincelle qu'elle renfermait retourne, atome sans vie, dans l'océan des éléments cosmiques.

A ces mots d'Osiris, Hermès frissonna. Il frissonna et non sans cause, car

il se vit enveloppé soudain par un nuage noir dans les flancs duquel grondaient sourdement les roulements lointains d'une tempête. Les sept sphères disparurent sous les vapeurs épaisses, au milieu desquelles le visionnaire frémissant vit se tordre des spectres humains poussant des vociférations sauvages où s'entremêlaient des imprécations furieuses et de frénétiques malédictions.

— Tel est, dit Osiris, le destin des âmes irrémédiablement basses et méchantes. Leur torture ne finit qu'avec la perte de toute conscience. Mais, vois, les vapeurs se dissipent, les sept sphères réapparaissent au firmament... Vois-tu ces essaims d'âmes qui essaient de remonter vers la région lunaire ? Les unes sont rabattues vers la terre comme des tourbillons d'oiseaux dispersés par un vent d'orage. Les autres, à grands coups d'ailes, regagnent la sphère supérieure. A peine y sont-elles parvenues qu'elles recouvrent le sens des choses divines. Elles s'en imprègnent avec la lucidité de leur conscience éclairée par la douleur, avec l'énergie d'une volonté acquise et fortifiée par la lutte. Raffermiss donc ton âme, ô Hermès, en contemplant ces grands vols d'âmes qui remontent dans les sphères et s'y éparpillent comme des gerbes d'étiocelles. Car toi aussi, tu peux les suivre. Il suffit de vouloir et de lutter pour arriver à la victoire. Chacune d'elles se place sous la direction de son Génie préféré. Les plus lumineuses s'élancent dans la région solaire ; quelques-unes, plus puissantes encore, s'élèvent jusqu'à Saturne... d'autres, enfin, mais en plus petit nombre, remontent vers le Père, pour grandir et évoluer encore, car là où tout finit, tout recommence, au cours du pèlerinage éternel, dans l'harmonie des sphères qui disent, qui chantent, dans leur chœur triomphal : Sagesse, Amour, Justice, Splendeur, Immortalité !

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (*suite*) ⁽¹⁾.

XXXIII

Influence des invisibles dans l'histoire.

IV

Nous avons vu dans la précédente causerie que l'idée chrétienne, répandue par les Apôtres dans quelques villes de la Palestine et de la Syrie, mêlée à des pratiques et à des croyances juives, ne pouvait pas se dégager

(1) Voir les numéros de la *Revue* 1905, 1906, 1907, 1908.

de la religion de Moïse ; — qu'il fallait absolument la faire sortir de ce milieu dans lequel elle ne pouvait que disparaître, — et que Paul fut choisi par les directeurs invisibles pour accomplir cette mission.



J'ai déjà parlé de Paul (1), de cet homme extraordinaire, qui le premier porta la parole du Christ dans le monde romain, coordonna ses enseignements en doctrine, enseigna à pratiquer sa morale, et fut le véritable fondateur de l'Église chrétienne.

Saul, qui devait prendre le nom de Paul après sa conversion, était né vers l'an X de notre ère, en Cilicie dans la ville de Tarse, ville réputée savante comme Athènes et Alexandrie. Il appartenait à une famille juive de Phariséens, de ces rigides observateurs de la Loi, qui formaient une secte puissante, et qui se faisaient remarquer par la rigueur de leurs principes, leurs minuties religieuses, et l'affectation qu'ils apportaient dans les pratiques extérieures.

Les Pharisiens avaient toujours montré la plus grande hostilité à Jésus, et ce dernier, qui les comparait à des sépulchres blanchis, avait, à différentes reprises, stigmatisé leur hypocrisie (2).

Paul passa sa jeunesse à Jérusalem, élevé dans les principes de la secte la plus intolérante de sa religion, et il suivit, nous dit-il, les leçons de Gamaliel, célèbre docteur pharisien. Sa famille, qui voulait en faire un rabbi, lui fit, néanmoins, apprendre un métier comme c'était l'usage dans les familles juives. Il choisit le métier de tisserand, de faiseur de tentes (3). Il avait reçu une bonne instruction : il parlait couramment le grec et l'hébreu, et pouvait s'adresser au peuple dans ces deux langues. Fut-il éloquent ? Dans divers passages de ses épîtres il avoue qu'il ne l'est pas ; mais s'il manquait d'éloquence, sa parole persuasive, pleine d'autorité et de force retenait l'attention des foules, et ses épîtres qui étaient lues dans les réunions avaient sur les masses la plus grande influence. L'ascendant qu'il avait sur ses amis était considérable ; c'est toujours lui qui décide et qui ordonne : quand il était avec ses compagnons, il existait seul : « Tous les autres étaient anéantis et ne voyaient que par lui (4). » C'était un homme d'action, parfaitement apte par son caractère, par son savoir et par son intelligence, à remplir le rôle extraordinaire qui allait lui être confié. Mais cet esprit élevé avait pour instrument un corps des plus débiles : il était en proie à des

(1) V. Causerie n° IV.

(2) Mathieu ch. XXIII.

(3) Actes, XVIII, § 3.

(4) Actes, XX, § 13 et suivants — XXVII, § 10, 20, 30.

infirmités corporelles qui étaient « comme des pointes enfoncées dans sa chair »; il était toujours malade (2^e aux Cor. XII, § 7).

On est frappé d'étonnement quand on voit le labeur prodigieux accompli par cet homme malingre, chétif et toujours en proie à la souffrance. Paul est l'exemple le plus extraordinaire du pouvoir immense qu'une âme fortement trempée peut avoir sur le corps.

Tous les renseignements que nous avons sur Paul peuvent être considérés comme exacts. C'est lui-même qui nous les donne dans ses épîtres qui sont considérées, pour la plupart, par la plus sévère critique, comme absolument authentiques. Certaines sont — comme le dit Renan dans sa préface des *Apôtres*, — incontestables et incontestées.

Lorsqu'on se représente le personnage de Paul, son éducation, ses idées, ses relations, son état d'âme comme on dirait aujourd'hui, on ne peut pas s'expliquer le changement radical et subit qui s'opéra en lui à la suite de l'événement qui amena sa conversion. Paul, comme nous l'avons vu, est intelligent, lettré, et d'un caractère très ardent, très autoritaire et très passionné. C'est un Pharisien fortement attaché à toutes les doctrines de la secte, et par suite l'ennemi ardent de tout ce qui cherche à s'élever contre elle. L'idée chrétienne allait trouver en lui un adversaire des plus redoutables.



Immédiatement après la mort du Christ, Paul commence à jouer à Jérusalem un rôle militant. Il s'élève avec force contre ces soi-disant miracles dont il entend faire le récit. Il s'irrite contre ces imposteurs qui portent atteinte à sa religion et il va les combattre par tous les moyens.

Il avait obtenu du sanhedrin (1) des pouvoirs qui lui permettaient d'entrer dans les maisons, de s'emparer des hommes et des femmes, et de les jeter en prison (*Actes*, VIII, § 3) (2). Ayant appris qu'un groupe de fidèles de la nouvelle doctrine s'était formé à Damas, il demanda des lettres pour aller les arrêter et les amener enchaînés à Jérusalem, et il partit avec une troupe destinée à assurer les arrestations qu'il allait faire. Ici se place cet événement extraordinaire qui a été l'objet de tant de critiques : accepté aveuglément par les uns, il a été nié par les autres ou présenté avec des explications qui ne peuvent le faire comprendre.

(1) Le sanhedrin était le tribunal suprême des Juifs, présidé par le grand prêtre. Les Romains laissaient aux Juifs une grande liberté pour traiter toutes les affaires relatives à leur religion.

(2) « J'ai fait enfermer en prison bien des saints, dit Paul : et lorsqu'on les mettait à mort, j'y donnais mon suffrage. J'allais dans toutes les synagogues et je sévissais contre eux pour les forcer à blasphémer : dans mon extrême fureur, je les poursuivais jusque dans les villes étrangères » (*Actes*, XXVI, § 10 et 11).

En arrivant près de Damas, pendant un repos de la caravane, les hommes qui la composaient virent tout à coup se former devant eux un nuage d'une clarté éblouissante. Tous tombèrent la face contre terre et alors, dit Paul, j'entendis une voix qui s'adressait à moi et qui me disait en hébreu : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? et je dis : Qui es-tu ? » « Seigneur ? et le Seigneur répondit : Je suis Jésus que tu persécutes. Mais « relève-toi, car je t'ai apparu précisément pour faire de toi un serviteur et « un témoin tant des choses que tu as vues, que de celles pour lesquelles je « t'apparaîtrai. Je t'ai choisi du milieu du peuple des Gentils vers lesquels je « t'envoie pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils passent des ténèbres à la « lumière. Lève-toi ; va dans la ville, on te dira ce que tu as à faire (1). »

Tel est le fait relaté dans différents passages des *Actes*. Ce fait si extraordinaire, si incroyable surtout pour les hommes de cette époque, peut-il être considéré comme réel ?

..

Les critiques qui l'ont nié ont dit que Paul avait inventé de toutes pièces cette mise en scène pour expliquer sa conversion et pour donner une raison au changement si inattendu qui allait s'opérer en lui. Cette explication n'est pas acceptable : la vie entière de l'apôtre, toute pleine de dévouement et d'honnêteté, s'élève contre l'idée d'un mensonge. Paul n'est pas un imposteur.

D'autres historiens admettent que Paul n'a pas menti. Il est de très bonne foi : seulement, il a été le jouet d'une hallucination. Dans un accès de fièvre chaude, il a cru voir et entendre ; et après l'accès, le souvenir de ces faits, produits par l'exaltation de son cerveau, a persisté.

Pour expliquer cette hallucination, Renan suppose d'abord, — ce qui est assez peu croyable, — « que Paul a eu de grands remords : A mesure qu'il « approchait de la ville, l'horreur de sa conduite se montrait plus vivement « à lui. Il se voyait couvert du sang d'Étienne. Les maisons qu'il commen- « çait à apercevoir étaient peut-être celles de ses victimes futures. Ces pen- « sées l'obsédaient et elles furent les véritables causes de sa conversion (2).

« Puis, ajoute Renan, il est possible qu'il y ait eu un violent orage « accompagné d'éclairs qui auraient ébloui les voyageurs et qui les auraient « renversés, provoquant chez quelques-uns une commotion cérébrale. Les « fièvres pernicieuses accompagnées de transport au cerveau sont, dans ces « parages, tout à fait subites. En quelques minutes, on est foudroyé. Quand « l'accès est passé, on garde l'impression d'une nuit profonde traversée « d'éclairs où l'on a vu des images dessinées sur un fond noir. J'ai éprouvé

(1) V. *Les apôtres*, p. 178 et suivantes.

(2) *Actes*, IX, § 3 et suivants — XXII, § 10 — XXVI, § 14 et suivants.

« un accès de ce genre à Byblos : avec d'autres principes, j'aurais certainement pris les hallucinations que j'eus alors pour des visions. » (*Les apôtres*, p. 180.)

Ces explications et ces hypothèses toutes gratuites du grand critique sont bien peu satisfaisantes. Il est en effet bien difficile d'admettre que Paul ait été, tout à coup, pris de remords en arrivant dans les environs de Damas. Il était à la tête d'une troupe recrutée avec soin pour accomplir la mission qu'il avait sollicitée de la synagogue ; et il est probable que pendant la route les conversations que tenaient ces hommes sur les ennemis de leur religion qu'ils allaient arrêter, ne pouvaient guère disposer leur chef à avoir des remords.

D'où seraient donc venus à Paul ces remords assez violents pour changer tout à coup et ses opinions, et ses idées et sa conduite vis-à-vis des fidèles du Christ. Enfin — et cette raison est je crois suffisante, — si Paul avait éprouvé des remords pendant son voyage, et en approchant de Damas, il est bien évident qu'il nous aurait fait connaître ce changement, ce nouvel état de son âme. Il n'en dit rien : mais il nous apprend, dans divers passages des *Actes* et des *Épîtres*, que c'est après sa conversion seulement qu'il comprit tout le mal qu'il avait fait, et qu'il eut de grands remords de sa conduite.

Les hypothèses de Renan n'ont donc aucune valeur et les remords, le tonnerre, les éclairs et la fièvre ne sont pas suffisants pour expliquer le fait dont nous nous occupons.

.*.

Du reste ce genre de faits — qui s'étaient présentés plusieurs fois depuis la mort du Christ, — commence à être étudié d'une façon sérieuse, et on ne se contente plus de la théorie de l'hallucination encore si vague et si mal définie, pour expliquer les cas qui se sont produits et qui se produisent journellement. Les travaux de Crookes, d'Aksakof, de Richet, de Rochas et surtout ceux de Flammarion (1) et de la Société des recherches psychiques de Londres ne permettent plus à un esprit sérieux de nier à priori ce fait, c'est que dans certaines circonstances il se produit des manifestations objectives de forces intelligentes, non encore parfaitement définies, mais absolument constatées.

Certains écrivains ont parlé d'hallucinations véridiques : ces deux mots réunis ne représentent rien à l'esprit. S'il y a hallucination, c'est-à-dire perception de sensations sans aucun objet extérieur qui les fasse naître, il ne peut y avoir rien de vrai, rien de réel dans ce fait qui n'est qu'une création d'un cerveau malade ou surexcité par une cause quelconque.

(1) *L'inconnu et les problèmes psychiques*.

Si on peut à la rigueur supposer l'hallucination chez Marie et chez les apôtres obsédés par l'idée fixe que le Christ pouvait leur apparaître, on ne peut donner cette explication pour la vision de Paul. Ayant toujours considéré comme mensongers les récits des Apôtres, il ne pouvait avoir un seul instant l'idée que celui qui était l'objet de ces fables allait se montrer à lui. Et puis enfin cette vision n'est pas la seule. Paul en a eu d'autres : il a souvent entendu des voix : et ces hallucinations de la vue et de l'ouïe auraient duré pendant toute son existence, pendant toute cette existence de labeur incessant, de dévouement et de sacrifice, pendant toute cette existence où le sage aurait semé dans tous les pays les conseils et les exemples de la morale la plus élevée !

Non : de semblables explications ne sauraient être admises. La vision de Paul sur le chemin de Damas a bien été réelle ; elle n'a été nullement subjective ; elle a été provoquée par l'apparition d'un corps plus ou moins fluide, manifestation d'un être de l'au-delà, d'une intelligence supérieure qui venait lui indiquer la voie qu'il devait suivre, comme elle l'avait déjà indiquée aux Apôtres et à Marie de Magdala.

∴

Paul arrivé à Damas se fit baptiser et commença à parler dans les synagogues. L'étonnement fut grand dans la ville lorsqu'on vit le Pharisien, hier encore l'ennemi acharné du Christ, devenir un de ses plus zélés défenseurs, et cette conduite étrange lui suscita de nombreux ennemis. Menacé de mort à différentes reprises, il quitta précipitamment le lieu où il avait voulu commencer sa prédication. Ses amis le firent évader la nuit, par le rempart, en le descendant dans une corbeille (1).

Où alla-t-il ensuite ?

Dans son *Épître aux Galates* (I, § 17) Paul nous apprend qu'il se rendit en Arabie « et que ce n'est que trois ans après qu'il retourna à Jérusalem « pour faire connaissance avec Pierre : qu'il resta quinze jours avec lui et « qu'il ne vit pas les autres Apôtres, si ce n'est Jacques le frère du Seigneur. » Et il déclare devant Dieu qu'il ne ment pas dans tout ce qu'il dit.

Ce passage de l'épître nous fixe sur une période très importante de la vie de Paul. Pendant trois ans (de 38 à 41) il disparaît : il va dit-il en Arabie, sans indiquer le lieu, et il ne nous fait pas connaître ce qu'il a fait pendant ce temps. Ce silence est évidemment voulu. Si Paul avait évangélisé quelques provinces de l'Arabie, il l'aurait dit. Mais il faut remarquer que sa brusque conversion, quels qu'en fussent les motifs, n'avait pas pu lui donner les

(1) Actes, IX, § 18 et suivants, 2^e Cor. XI, § 32 et 33.

connaissances nécessaires pour commencer avec fruit son apostolat. Il ne connaissait rien des doctrines du Christ qu'il n'avait du reste jamais vu. Il n'avait pas fréquenté les disciples qu'il considérait comme des révoltés et des imposteurs. Il ne connaissait que très vaguement leurs idées pour lesquelles il n'avait jamais eu qu'un profond mépris, et il ne pouvait par conséquent les présenter aux peuples qu'après les avoir longuement étudiées, et après se les être complètement assimilées.

Il fallait donc qu'il trouvât un maître qui pût lui parler de la doctrine de Jésus, de ses paraboles, de ses enseignements divers, et de tous les grands principes de morale que le grand inspiré avait semés pendant la courte période de son existence évangélique. Ce maître était tout indiqué : c'était Pierre, reconnu comme le chef des apôtres, qui n'avait pas quitté le Christ, qui avait vu tous ses miracles, qui avait assisté à toutes ses leçons.

Paul alla-t-il le trouver ? Non. Il ne le vit que trois ans après sa conversion, alors qu'il était beaucoup plus instruit, beaucoup plus convaincu que lui. Où donc le nouvel adepte avait-il acquis cette conviction et cette science ? On n'a jamais cherché à s'en rendre compte ; et les écrivains religieux ou laïques se bornent à constater le fait sans se demander comment Paul avait pu s'assimiler d'une façon aussi complète la doctrine et les enseignements du Christ.

La disparition inexpiquée de Paul pendant trois années peut éclairer la question. Après l'apparition de Damas le rôle des invisibles n'était pas terminé : il fallait encore instruire celui qu'ils avaient choisi, et le préparer à remplir la tâche qu'ils allaient lui confier. Pendant ces trois ans Paul dut se retirer dans une solitude profonde, et dans cette solitude il dut se trouver sous l'influence constante des Esprits supérieurs qui, par des communications incessantes pétrirent son âme, ouvrirent son esprit aux grandes vérités qui lui étaient absolument inconnues, et lui donnèrent cette force morale surhumaine qui devait lui permettre d'accomplir son extraordinaire mission.

Et ceci n'est pas une simple hypothèse. Nous n'avons aucune raison pour ne pas ajouter foi aux paroles du grand apôtre, et dans ses épîtres il affirme à chaque instant la réalité de ces communications. Il affirme que tout ce qu'il dit lui vient directement du Christ. C'est lui qui l'inspire ; c'est de lui qu'il tient sa mission : « Je vous le déclare, mes frères, l'Evangile que je prêche n'a rien qui soit de l'homme, car ce n'est pas d'un homme que je le tiens et que je l'ai appris : Je l'ai appris par des révélations de Jésus-Christ » (Galates, ch. II, § 11 et 12).

« Les communications que j'ai eues ont été des plus nombreuses mais je ne veux pas me glorifier des visions et des sublimes révélations que j'ai eues » (2^e aux Cor., ch. XII, § 1-9.)

Sa foi repose sur ce qu'il a vu et entendu.

« Le Christ est bien ressuscité car il m'est apparu comme il est apparu aux apôtres et à plus de cinq cents frères dont la plupart sont encore vivants » (1^{re} Cor., ch. XV, § 4 et suivants).

Ces quelques citations prouvent d'une façon bien certaine que Paul a été instruit par les invisibles dans la connaissance des vérités chrétiennes, et que ses communications avec l'au-delà ont continué pendant toute sa vie : « Tout ce que je dis me vient du Christ : c'est lui qui m'inspire. » Et ce sont ces inspirations continuelles, cet appui constant qu'il trouve chez les invisibles qui lui donneront la force de surmonter tous les obstacles. Et dès le début ces obstacles étaient grands : et le nouvel adepte courait de grands dangers en se faisant le champion des idées chrétiennes.

D'une part les Juifs n'étaient pas tendres pour ceux qui voulaient apporter un changement à leur religion. Le Christ était mort sur la croix. Etienne venait d'être lapidé, et Paul lui-même avait été obligé de quitter précipitamment Damas pour échapper à la mort.

D'autre part, la masse du peuple, exploitée par des ambitieux, supportait avec impatience le joug de Rome, et attendait toujours la libération annoncée par les prophètes : l'esprit d'insurrection était partout. Il y avait eu plusieurs révoltes, préludes de la dernière que Titus et Adrien devaient noyer dans le sang. Les Romains ne pouvaient pas permettre à un homme de prendre une trop grande influence sur le peuple, et Jean-Baptiste, le grand prophète, avait payé de sa vie l'ascendant qu'il avait sur les foules, et ses violentes attaques contre Hérode et contre ses soldats insolents et pillards.

Enfin Paul en reniant tout son passé et en embrassant la cause des ennemis de Rome et de la synagogue se séparait pour toujours de sa famille et de ses amis qui allaient le considérer désormais comme un trahire et un renégat.

Aucune considération ne put arrêter le nouvel apôtre.

Dès le début de sa mission, il se sépare complètement de la religion juive, rejette toutes les règles extérieures et toutes les cérémonies, et proclame qu'on ne peut être sauvé que par une foi absolue en Jésus-Christ.

« Les prescriptions mosaïques, dit-il, sont stériles et impuissantes. Elles ont soutenu les Juifs et les ont gardés comme des enfants incapables de se conduire. Elles constituent la Loi. Mais la Loi est inférieure à la Foi. Le Christ en venant sur la terre a abrogé la Loi, et a appelé tous les hommes Juifs ou Gentils à la Foi seule » (Épître aux Galates).

Les enseignements de Paul étaient un grand cri de révolte contre la religion de Moïse. C'était une révolution complète dans les idées et qui laissaient

bien loin en arrière les timides enseignements des apôtres. Les premières assises du christianisme étaient posées ; et Paul va les augmenter chaque jour par ses prédications, par ses écrits, par le labeur incessant qui va remplir sa vie. On reste confondu quand on voit toutes les difficultés physiques et morales qu'il dut surmonter, et jamais un homme livré à ses propres forces n'aurait pu les vaincre.

..

Après être resté deux ou trois ans en Palestine où son rôle paraît avoir été assez obscur, Paul se décide à commencer sa grande mission parmi les Gentils, il va partir pour évangéliser les Nations. Des prophètes (médiums) de l'église d'Antioche avaient annoncé ce départ. L'Esprit avait dit à l'un d'eux : « Mettez à part Barnabas et Paul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés » (*Act.*, XIII, § 2 et 3).

Un jour, vers l'an 45 de notre ère, Paul s'embarque à Séleucie, le port d'Antioche, ayant pour compagnon Barnabé et son cousin Jean-Marc. « La grande odyssee chrétienne va commencer. Déjà la barque apostolique a tendu ses voiles : le vent souffle et n'aspire qu'à porter sur ses ailes les paroles de Jésus. »

C'est sur cette image poétique que Renan termine son livre sur *les Apôtres*. Et cette image est bien vraie. C'est en effet à partir de ce moment que les enseignements du Christ vont être répandus dans le monde par ce pauvre petit Juif, chétif et toujours malade, qui va faire preuve d'une force et d'une énergie surhumaines pour surmonter tous les obstacles qu'il rencontrera sur sa route dans les pays où il ira porter les paroles du Christ.

..

Je n'entrerai pas dans le détail des voyages de Paul, ils sont longuement relatés dans *les Actes* ; et dans la deuxième épître aux Corinthiens, chapitre XI, l'apôtre fait le tableau de toutes les misères qu'il a supportées. Il alla successivement à Antioche, dans l'île de Chypre, en Asie Mineure, en Macédoine, à Corinthe, à Athènes, à Éphèse et à Rome. Deux fois pendant ses voyages il revint à Jérusalem, toujours à pied, vivant du produit de son travail, partout en butte à la haine des chefs des synagogues qui amenaient le peuple contre lui et le dénonçaient aux autorités romaines, Paul fut plusieurs fois battu de verges et lapidé. Pendant un de ses séjours à Jérusalem, le peuple soulevé par les prêtres allait le mettre à mort quand l'autorité romaine intervint et le sauva. Captif une dernière fois à Césarée, il obtint, en sa qualité de citoyen romain, d'être transféré à Rome pour être jugé par César (1).

(1) *Actes*, ch. XXIII et XXIV.

A partir du moment où Paul arrive à Rome, les *Actes* ne donnent plus de détails sur sa vie. Ils se bornent à dire qu'il demeura deux ans dans cette ville « prêchant le royaume de Dieu et enseignant ce qui regarde Jésus-Christ avec toute liberté et sans aucun empêchement » (*Actes*, XXVIII, § 30 et 31).

Les écrivains religieux font voyager Paul en Espagne : et ils ajoutent que revenu de cette contrée et rentré à Rome, il fut arrêté comme chrétien et décapité sur la route d'Ostie à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église Saint-Paul, hors des murs. Aucun document ne permet d'ajouter foi à ces récits.



J'ai déjà parlé, dans une précédente causerie, des enseignements de Paul. Toutes les questions religieuses, morales et sociales sont traitées dans ses épîtres avec une élévation de pensées et une hauteur de vues incomparables. Il trace à chacun ses devoirs dans la famille, dans la société, dans l'État. Il redit sans cesse les enseignements du Christ sur la charité et la fraternité, enseignements si nouveaux pour la société romaine, égoïste et corrompue, dans laquelle la force primait tout.

Enfin, partout où il passe il fonde des réunions, des églises, et il énumère dans une épître à Tite (ch. I, § 5) toutes les qualités que devaient avoir ceux que le Christ plaçait à la tête de ses fidèles.

Ce furent ces petites églises, étendues peu à peu de ville en ville, qui formèrent plus tard l'Église chrétienne, cette puissance formidable qui dominera toute l'Europe pendant le moyen âge, et qui aujourd'hui est encore assez forte pour lutter contre le matérialisme et pour empêcher que les peuples ne retombent dans la nuit.

L'œuvre de Paul fut immense ; elle fut complétée par ses disciples, par tous ceux qui continuèrent ses enseignements et qu'on désigne sous les noms de Pères apostoliques, Pères apologistes et Docteurs de l'Église. Tous ces hommes remarquables par leur intelligence, leur caractère et leur haute valeur morale, furent, d'après leurs historiens, en communication avec le monde de l'au-delà. Sans doute, dans cet ordre d'idées, nous devons faire la part des fables et des exagérations ; mais il est cependant des faits qu'il nous est bien difficile de nier.

Je n'en citerai qu'un. Saint Augustin dans ses *Confessions* nous fait connaître dans tous ses détails la vie de débauche qu'il menait, et les efforts toujours infructueux qu'il faisait pour l'abandonner. Un jour qu'il priait dans le jardin d'un de ses amis et qu'il invoquait Dieu de toutes les forces de son âme pour qu'il l'éclairât, il entendit tout à coup une voix qui répétait plusieurs fois ces mots : « *Tolle et lege*, prends et lis. » Après avoir

constaté que ces paroles ne pouvaient pas provenir d'un être humain, et qu'elles devaient être un commandement divin lui ordonnant d'ouvrir les saintes écritures et d'y lire le premier passage qui se présenterait à ses yeux, il remonta chez son ami. Les épîtres de saint Paul étaient sur la table; il les ouvrit et lut: « Ne vivez ni dans les excès du vin ni dans ceux de la bonne chère, ni dans l'impureté et la débauche; mais revêtez-vous de notre Seigneur Jésus-Christ et n'ayez pas l'amour de votre chair jusqu'à la livrer aux sensualités. »

« A peine avais-je achevé de lire ces mots, ajoute Saint-Augustin, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui rendit la paix, et qu'à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont mes doutes la tenaient enveloppée (1). »

Après cette communication de l'invisible assez semblable à celle de Paul sur le chemin de Damas, Augustin se convertit et reçut le baptême. Il était appelé à devenir le plus zélé défenseur de la religion chrétienne, le plus célèbre des Pères de l'Église; ses nombreux ouvrages contribuèrent puissamment à la ruine des hérésies, et eurent la plus grande influence sur l'établissement de l'Église après les invasions.

Les deux hypothèses qui représenteraient l'illustre évêque d'Hippone comme un halluciné ou un imposteur sont également inadmissibles.

Augustin a entendu la voix de l'au-delà comme l'avaient entendue Paul, les apôtres et Marie de Magdala.

La critique a toujours repoussé les explications tirées de l'intervention des êtres invisibles dans les affaires humaines. Les phénomènes et les communications de toute sorte qui se succèdent sans interruption depuis plus d'un demi-siècle, et que les savants commencent à étudier, viennent nous prouver que les communications qui ont eu lieu autrefois peuvent être tout aussi réelles que celles qui ont lieu aujourd'hui et que certains faits historiques, qui nous semblent absolument inexplicables, peuvent se comprendre si on admet que des influences occultes ont agi sur les hommes qui devaient jouer le principal rôle dans la genèse de ces faits.

Dans un de ses plus beaux ouvrages, Léon Denis s'exprime ainsi: « Le christianisme à son origine doit être considéré comme le plus grand effort tenté par le monde invisible pour communiquer ostensiblement avec l'humanité. C'est, suivant F. Myers, le premier message authentique de l'au-delà. Déjà les religions païennes étaient riches en phénomènes occultes et en faits de divination. Mais la Résurrection, c'est-à-dire les apparitions du Christ matérialisé constituent la manifestation la plus puissante dont les hommes aient été témoins. Elle fut le signal d'une entrée en scène

(1) *Confessions*, liv. VIII, ch. XII. Saint Augustin, né en 354 à Tagaste dans l'Afrique romaine, mourut évêque d'Hippone en 430.

« du monde des esprits qui se produisit de mille manières dans les premiers
« temps chrétiens (1). »



Dans ces dernières causeries, j'ai cherché à prouver — en m'appuyant sur les documents qui nous font connaître les événements des premiers jours du christianisme, — que l'intervention des invisibles à cette époque a été bien réelle, qu'elle est indiscutable : — et que, sans cette intervention, les grands principes de morale, qui devaient transformer le monde et qui sont la base de notre civilisation, n'auraient pu se répandre, et seraient même sortis de la mémoire des quelques Initiés qui les avaient reçus.

Dans la prochaine causerie, j'examinerai quelle est l'influence que Constantin et Clovis eurent sur les événements qui amenèrent la diffusion de l'idée chrétienne dans l'empire romain et dans les royaumes fondés par les barbares.

(A suivre.)

SENEX.

UN LABORATOIRE DE PSYCHO-PHYSIQUE A AMSTERDAM

M. Fournier d'Albe, membre de l'Académie royale irlandaise et auteur de travaux importants relatifs à l'électricité, a publié récemment dans les *Annales des sciences psychiques*, un article qui débutait ainsi :

« Depuis une cinquantaine d'années le monde s'est trouvé en face d'une série de phénomènes extraordinaires dont l'explication échappait aux ressources de la science physique et de la psychologie traditionnelle.

« Ces phénomènes ont été appelés spiritualistes ou spirites, médiumniques, occultes, supranormaux et métapsychiques. Ce dernier terme est peut-être plus satisfaisant, n'impliquant aucune théorie toute faite. Les phénomènes ont été, tour à tour, mis en doute, niés, bafoués, et attribués à la fraude ou à l'œuvre du démon. Ils sont aujourd'hui plus importuns et plus préoccupants que jamais. De vastes matériaux ont été accumulés et classés, de grands noms se sont liés à la croyance de leur réalité ou tout au moins à leur étude. Les faits ont été amenés à une espèce de cohésion organique; certaines hypothèses faciles et un peu grossières ont été formulées comme devant servir de guides dans cet amas de détails merveilleux. Qu'est-ce que la science et le monde feront relativement à ces phénomènes dans l'avenir?...

« Il est probable que la science finira par renoncer à boudier devant les

(1) *Le problème de l'Être et de la Destinée*, p. 23.

recherches patientes des métapsychistes. *Les phénomènes nouveaux sont la vie, le sang de la science.* La lenteur des progrès faits en ce sens est due aux difficultés de l'étude... »

Aujourd'hui le problème est déjà nettement posé.

Les phénomènes métapsychiques ont été observés si souvent et avec de telles garanties que tous ceux qui se sont sérieusement occupés de leur étude leur attribuent une réalité équivalente à celle des autres phénomènes que nous observons avec nos sens et qui forment la base des sciences physiques.

La différence entre les premiers et les derniers tient surtout à ce que les uns paraissent souvent dirigés par une intelligence qui n'apparaît pas dans les autres.

Les phénomènes métapsychiques sont donc plus complexes que les phénomènes physiques puisqu'ils comportent non seulement comme ceux-là un processus matériel provenant des actions réciproques des diverses forces plus ou moins connues de la nature, mais dans certains cas, un élément spirituel dont la détermination comporte des procédés spéciaux.

Les chercheurs se sont, depuis longtemps, divisés en deux groupes de tendance bien distincte, les spiritualistes et les physiciens, qui attaquent la question par deux côtés différents et dont les efforts convergents aboutiront un jour, il faut l'espérer, à la découverte de la vérité.

Les spiritualistes n'ont qu'un but : celui de définir les intelligences qui se manifestent, de rechercher leur nature et de leur demander des renseignements relatifs au monde auquel elles disent appartenir. La plupart d'entre eux admettent que ces intelligences sont les âmes des morts et y voient par conséquent une preuve de la survie, preuve dont l'importance est considérable au point de vue social.

Quant aux physiciens, ils ne se préoccupent des manifestations paraissant intelligentes que pour les écarter, parce que leur effet est de troubler les lois mécaniques qu'ils s'efforcent de découvrir pour l'ensemble des phénomènes métapsychiques.

Naturellement il y a tous les intermédiaires entre ces deux camps extrêmes.

..

Parmi les groupes de physiciens, il faut classer au premier rang celui d'Amsterdam où un jeune savant, M. Floris Jansen, est parvenu à fonder, il y a quelques mois seulement, un laboratoire de psychophysiologie qui a déjà publié trois fascicules des plus intéressants, le premier en hollandais, les deux autres en allemand, et qui se propose d'en publier plus tard une édition française si le succès couronne ses efforts.

C'est avec ses seules ressources et celles de quelques amis que M. Jansen a fondé cet institut qui devrait servir d'exemple à un autre institut richement doté par le public et dont ce public regrette le silence persistant sur les questions qui ont motivé sa fondation.

Voici comment, dans le premier de ces fascicules, publié en mars 1907, M. Jansen a exposé le but qu'il poursuit :

« Nos expériences, dit-il, tendront toutes à trouver le lien entre les phénomènes métapsychiques et l'énergie de l'éther. Nous étudierons les phénomènes biologiques, psychiques et physiologiques en faisant agir sur eux l'énergie de l'éther sous forme de rayons kinétiques et statiques. Notre effort consistera à créer une œuvre exclusivement expérimentale en excluant, autant que possible, tout dogme scientifique ou mystique.

« Nous ne nous bornerons pas exclusivement aux études de la psychologie et de la physique ; nous acceptons également celles qu'on appelle *occultes*. Nous tenons à faire remarquer que nous ne considérons pas comme appartenant à l'occulte les divers phénomènes observés dans le domaine de l'hypnotisme et de la physiologie des mouvements inconscients ; mais nous enregistrons ceux dont nous ne pouvons même pas dire ce qu'ils sont, dont nous ne connaissons ni la nature ni la cause et qui cependant, par cela même qu'ils ont de l'analogie avec les phénomènes de la lumière et de l'électricité, font supposer qu'il y a entre eux un rapport qu'il s'agit de déterminer. Il en est de même pour les manifestations occultes qui sembleraient prouver que l'âme peut agir sur l'éther pour y produire des formes éphémères.

« Bien des gens considèrent comme peu scientifique le fait de vouloir retenir dans le même domaine les expériences de l'occultisme et celles de la physiologie et de la psychologie. A cela je réponds : Aucun fait n'éveille, chez l'homme qui réfléchit, autant de méfiance qu'un phénomène occulte ; si donc un expérimentateur scientifique se décide, après bien des hésitations, à se livrer à des recherches de cette espèce, il le fera avec une sévérité et une attention bien plus grandes que lorsqu'il entreprend une expérience ordinaire, qui très souvent est conduite avec une insouciance déconcertante. Et, à ma connaissance, *personne n'a réussi jusqu'à présent à prouver la non-existence de ces faits ainsi observés*. Je ne parle pas de déductions qu'on a cru devoir en tirer ; nous ne nous occupons pas des théories. Mais, quant à la réalité de ces phénomènes constatés expérimentalement par des hommes compétents, je n'ai rencontré dans aucun des écrits de ceux qui les nient, des preuves démontrant qu'ils n'existent pas ; les écrits de ces négateurs ne résistent même pas à une critique un peu serrée de leurs adversaires..... Comme beaucoup de ces phénomènes rentrent dans le cadre de mes études, je crois imprimer à mon œuvre le sceau d'un esprit sans

préjugés en assignant à ces phénomènes occulto-psychiques la place qui leur est due.

« Considérant que notre laboratoire est à la disposition de tous pour les recherches qui relèvent de notre genre d'études, je me borne à énumérer ici, pour l'instruction du lecteur, quelques indications sur les thèmes enregistrés provisoirement dans notre programme.

A. — Recherches relatives à l'influence de la lumière homogène sur les manifestations vitales des protozoaires. Nous voudrions continuer l'œuvre de Engelmann, Verworn, Loeb, Strasburger et autres.

B. — Recherches relatives à l'influence d'une lumière homogène et du flux magnétique sur les états psychiques. — Bien qu'on ait déjà pu constater une certaine relation dans ces rapports, nous ne connaissons là-dessus aucune expérience importante.

C. — Recherches relatives à l'action de l'éther dans la réalisation des phénomènes spirites. Ces recherches continueront celles de CROOKES et du Dr MAXWELL.

D. — Recherches relatives à l'influence (directe) des narcotiques sur les états psychiques — ce sera une continuation des travaux de BOURRUT et BUROT, de KROEPELIN et de DUFOUR.

E. — Recherches relatives à l'influence de la radio-activité sur les micro-organismes.

F. — Reprise des travaux de REICHENBACH relatifs aux émanations de l'O₂ observées par les sensitifs. — Nous nous guiderons sur les expériences postérieures de la *Société des recherches psychiques* de Londres, de celles de ROCHAS, de LUYS, etc. et nous tâcherons d'éliminer, autant que possible, toute influence de suggestion mentale.

G. — Recherches relatives à la transmission de la pensée en dehors de la voie des sens normaux. — Cette étude se rattache notamment aux travaux d'Ochorowicz.

« Nous aurons soin en publiant nos rapports d'en consacrer une partie importante à la littérature relative à nos études... Il est de la plus grande utilité, aussi bien pour les expérimentateurs que pour les lecteurs, de connaître les efforts de nos devanciers, de voir dans quelle voie ils se sont engagés, quels résultats ils ont obtenus et de savoir exactement à quelles sources on peut puiser pour plus amples informations. »

« FLORIS JANSEN. »

.*.

Le troisième fascicule qui vient de paraître contient le rapport relatif à la continuation des recherches de Reichenbach accompagné de figures expli-

catives ; nous nous bornerons à l'analyser à cause de sa longueur et de son caractère technique.

M. Jansen rappelle d'abord que ses expériences ont été la répétition de celles qui ont été conduites par Barrett en 1833 et exposées dans les procès-verbaux de la Société des recherches psychiques de Londres (vol. I, partie III, p. 230-237), expériences dont le résultat fut que trois personnes sur quarante-cinq aperçurent des lueurs apparaître aux pôles d'un électro-aimant, au moment où on faisait passer le courant à leur insu.

M. Jansen, qui avait à sa disposition des courants continus et des courants alternatifs, les a fait passer successivement dans les enroulements d'un électro-aimant à l'insu de la personne choisie pour observer et qui était enfermée avec l'électro-aimant dans une chambre obscure.

Pour développer sa sensibilité et éliminer toute cause perturbatrice, cette personne était introduite dans la chambre obscure vingt minutes au moins avant le commencement de l'expérience. Elle devait, dans le cas où elle percevrait quelques lueurs, presser le bouton d'un contact électrique placé à portée de sa main, sur le bras du fauteuil dans lequel elle était commodément assise. Les signaux ainsi produits par elle allaient s'enregistrer sur le même appareil qui enregistrait, à l'aide d'un autre dispositif, les courants lancés par M. Jansen.

Sur quatre-vingt-trois personnes (54 hommes et 29 femmes) s'étant soumises à l'expérience, quatorze hommes et treize femmes n'ont jamais enregistré d'impressions lumineuses dues au passage du courant ; douze hommes et une femme ont accusé des perceptions lumineuses répondant exactement, suivant le cas, au passage ou au non-passage du courant ; d'autres observateurs ont donné des résultats discordants.

De ces expériences il semble qu'on ne puisse, pour le moment, conclure que ceci : Lors de la fermeture du circuit, l'impression lumineuse commence à être sentie ; son intensité va en croissant tandis que le courant passe, est maxima au moment de sa rupture et continue à décroître régulièrement et plus rapidement qu'elle n'a crû, après cette rupture.

Il ne faut pas oublier que les expériences de Reichenbach ont été faites avec des séjours beaucoup plus longs dans l'obscurité et que, pour celles qui ont été dirigées par le commandant Colson et moi, nous avons comme sujet un jeune homme d'une sensibilité tout à fait exceptionnelle, ce qui nous a permis d'obtenir des résultats bien plus nets.

Quelle part faut-il faire dans ceux-ci à la suggestion que nous avons cherché à éviter autant que possible, c'est ce que montreront les expériences futures conduites avec le même esprit, de prudente hardiesse. En tous cas il semble démontré dès aujourd'hui que certaines personnes perçoivent des sensations qui n'impressionnent pas le commun des mortels ; et c'est là une

conclusion à laquelle on arrive par l'étude de la plupart des phénomènes métapsychiques.

Mais, comme il n'y a pas de sauts dans la nature, les sensitifs doivent être considérés comme des instruments amplificateurs nous permettant de constater, et peut-être un jour de définir, les vibrations qui occupent les intervalles compris entre celles qui sont perçues par les sens normaux et que l'illustre physicien Sir Crookes a classées dans le tableau suivant.

		Nombre de vibrations par seconde	
1 ^{er} Octave.....	2		
2 ^e »	4		
3 ^e »	8		
4 ^e »	16		
5 ^e »	32		
6 ^e »	64		Son.
7 ^e »	128		
8 ^e »	256		
9 ^e »	512		
10 ^e »	1.024		
15 ^e »	32.768		
20 »	1.047.576		Inconnu.
25 ^e »	33.554.432		
30 ^e »	1.073.741.824		Électricité.
35 ^e »	34.359.738.368		
40 ^e »	1.099.511.627.776		
45 ^e »	35.184.372.088.832		
46 ^e »	70.368.744.177.644		Chaleur.
47 ^e »	140.737.468.355.328		
48 ^e »	281.474.976.710.656		
49 ^e »	562.949.953.421.312		Lumière.
50 ^e »	1.125.899.906.842.624		Rayons chimiques.
51 ^e »	2.251.799.813.685.248		
57 ^e »	144.115.188.075.855.872		Inconnu.
58 ^e »	288.230.376.151.711.744		
61 ^e »	2.305.843.009.213.693.952		Rayons X.
62 ^e »	4.611.686.018.427.389.904		
.....			Inconnu.

ALBERT DE ROCHAS.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DE CONTRÔLE DONNÉE LE 25 JUIN 1908

PAR LE MÉDIUM MILLER, CHEZ M^{me} E. NOEGGERATH
22, rue Milton. Paris.

La séance de contrôle du 25 juin 1908 avait été décidée et réglementée par les apparitions du « Dr Benton » et « Betzy », au cours de la séance intime que le médium avait donnée chez M^{me} Noeggerath, deux jours auparavant, devant quarante personnes.

Toutes les conditions spécifiées par les apparitions ont été rigoureusement observées.

La Commission de contrôle de la tente et du médium était composée de MM. Bénézech, Gaston Méry, de Vesme, Charles Blech (en remplacement de M. Hugues Le Roux, absent).

La Commission de défense de la tente était composée de MM. Léon Denis, Delanne, le commandant Mantin, le commandant Darget.

Avant la séance M. Gaston Méry explique que le contrôle a eu lieu dans la mesure la plus stricte et la plus sérieuse. « Nous avons pris le médium au bas de l'escalier, dit-il, et conduit jusqu'ici, nous l'avons déshabillé complètement, pantalon, chaussures, chaussettes et chemise. Après avoir été examiné, il a revêtu d'autres vêtements noirs, sans doublure ni poches que nous avons apportés et vérifiés au préalable. Nous pouvons, en notre âme et conscience, déclarer que nous n'avons rien surpris qui puisse donner l'éveil et qui puisse faire croire à une fraude possible. Depuis son arrivée, comme vous avez pu le constater vous-mêmes, nous sommes restés à la porte du cabinet, empêchant toute communication, interdisant même aux personnes qui venaient serrer la main du médium, de le faire.

Je crois que toutes les précautions possibles ont été prises et je n'ai d'ailleurs rien autre chose à ajouter. Si toutefois j'avais oublié quelque point intéressant, je répondrais bien volontiers aux questions qui me seraient posées. »

Quelqu'un demande : « Avez-vous visité le cabinet ? »

M. G. MÉRY. — « Nous avons visité le cabinet, nous avons examiné — ce qui a pris beaucoup de temps — la toiture, apposé des scellés contre la porte du fond dudit cabinet, nous avons soulevé le tapis, vérifié la chaise. Je ne crois pas que nous ayons oublié quelque chose ».

Le médium, qui se tenait debout devant les rideaux, demande que l'on baisse la lampe et que M. Bénézech prononce l'allocution d'usage.

La lampe est alors baissée, mais la lumière est suffisante pour que les assistants puissent se distinguer les uns les autres.

M. Bénézech prononce l'allocution.

Le médium entre dans la tente.

Une voix dans le cabinet demande que tout le monde se lève, et M. Léon Denis est invité à faire une prière que tous les assistants répéteront.

M. LÉON DENIS. — « Unissons nos pensées, élevons nos cœurs, vers toi monte notre cri d'appel, notre cri de prière, ô Dieu notre Père, Source infinie, Source éternelle de Force, de Puissance, de Beauté, de Vérité et de Lumière. Nous te remercions pour tes bienfaits, tu as permis que nous ayons cette preuve solennelle de l'Immortalité, la preuve de la survivance, la communion des Humains et des Morts. Permets qu'aujourd'hui encore, nous recevions un nouveau témoignage, que nos frères de l'Espace, que nos amis de l'Invisible viennent à nous, et qu'un lien puissant nous unisse à eux, et que, dans nos âmes se grave, d'une façon ineffaçable et profonde, la certitude d'une autre vie, d'une vie plus haute, d'une vie meilleure. O vous, nos Bienfaiteurs, nos Amis Invisibles, nos Protecteurs de l'Espace, venez nous apporter le secours spirituel, vos enseignements, vos indications.

Chers Amis, qui êtes venus récemment, qui avez donné tant de preuves, venez ce soir, et qu'un rayon d'en haut descende vers nous, nous éclaire, nous vivifie, et nous fortifie. »

La voix de Betzy se fait entendre dans le cabinet et dit (en anglais) : Tout le monde peut s'asseoir, faites la chaîne.

1^o Une première apparition se présente, la forme s'avance en disant (en anglais) : Bonsoir ! Effie Deane. Peut-on me voir ?

LES ASSISTANTS. — Très bien.

M. Delanne dit qu'il a très bien distingué les traits de la figure, le voile blanc, et que le médium n'avait pourtant sur lui aucun fil blanc.

(D'un côté du cabinet se trouvent M. Delanne, le Commandant Darget, M. De Vesme, M^{me} Noeggerath et, de l'autre, M. Léon Denis, le commandant Mantin, M^{me} Bayer, M. Pablo.)

2^o M. Léon Denis annonce que le rideau se gonfle ; une grosse boule blanchâtre descend en flottant de droite à gauche, bien en avant du cabinet, en face de M. Léon Denis et du commandant Mantin ; elle descend devant ce dernier jusqu'à terre, elle augmente, mais ce n'est pourtant pas encore consistant. Tout à coup une forme se précise, et commence à remuer les bras.

M. PABLO. — Qui est là ?

L'APPARITION. — M^{me} Laffineur. Bonsoir tout le monde, bonsoir, chers amis, je suis contente de vous voir, de vous voir tous, vous Gabriel, vous commandant et vous, monsieur de Vesme, m'avez-vous reconnue ?

M. DE VESME. — Non !

L'APPARITION. — Vous vous rappelez de moi, monsieur Letort et madame Letort ? Madame Noeggerath et votre fille, vous ne m'avez pas connue ! oh, je suis bien, bien heureuse de vous voir tous.

Elle s'effondre en disant : Bonsoir, madame Lamoureux !

Il n'y a plus qu'une petite masse blanche à terre et l'on entend encore : Bonsoir !

3^e Une autre apparition sort du cabinet. On voit distinctement un bras.

M. PABLO. — Qui êtes-vous ?

L'APPARITION (en anglais). — Lily Roberts. Me voyez-vous ? Bonsoir !

Elle élève un bras qu'on distingue très bien. Elle marche de droite à gauche.

— Bonsoir !

Elle va près de M. Léon Denis, lui demande la main qu'elle pose sur sa poitrine.

M. LÉON DENIS. — Qu'elle est belle ! J'ai très bien senti qu'elle me prenait la main et qu'elle l'a mise sur son sein. J'ai senti la chair chaude et moite et la forme du sein. C'est merveilleux ! Merci, cher Esprit.

Elle va près du commandant Mantin, lui prend aussi la main et la met également sur sa poitrine. Le commandant dit qu'il a très bien senti les seins de l'apparition.

Elle va ensuite près de M. Delanne et en fait autant.

M. Delanne dit que c'était évidemment une jeune femme dont la main était très délicate ; il a senti le bout du sein du revers de sa main et l'attouchement a été fait avec une réserve et une dignité qu'il tient à signaler.

M. LÉON DENIS. — J'ai parfaitement vu son bras rond et souple.

4^e Une autre forme apparaît en disant (en anglais) :

— Joséphine Case. Bonsoir tout le monde ! Est-ce que tout le monde peut me voir ?

LES ASSISTANTS. — Oui !

Elle marche et l'on entend parfaitement bien le parquet crier sous ses pas, M. Delanne le fait remarquer.

L'APPARITION. — Je suis très heureuse de vous voir. Ce sera la dernière séance de contrôle. Le médium ne peut pas se faire à l'idée d'être déshabillé devant le monde. Il dit que si l'on n'a pas confiance après ce qu'il a fait aujourd'hui, il n'est pas nécessaire qu'il donne des séances. Le médium a toujours essayé de faire ce qui était bien, il le fera toujours.

La forme disparaît en soulevant le rideau.

M^{me} NOEGGERATH. — Nous avons dans le médium la plus grande confiance, mais quand nous rendrons compte à la presse, au grand public, de cette séance, c'est pour prouver, pour affirmer avec certitude que toutes les précautions ont été prises pour garantir la sincérité du médium.

On entend encore la voix dire : Très bien !

5^e Bruit dans le cabinet. Une forme blanche paraît et se retire aussitôt. Elle revient à nouveau. On distingue qu'elle est très grande et ne fait aucun mouvement.

L'APPARITION. — Goldschmidt !

M^{me} LETORT. — Est-ce le frère de notre ami ?

L'APPARITION. — Non !

On entend les efforts que fait la forme pour prononcer un autre nom, mais elle n'y parvient pas, elle n'a pas assez de force. On demande ensuite à l'apparition si elle est parente de l'ami en question. Des coups frappés dans le cabinet répondent affirmativement.

6^e Aussitôt une autre forme sort de la tente :

L'APPARITION. — Monroc !

M^{me} PRIET. — Je le dirai à votre dame.

L'APPARITION. — Elle n'est pas là ? Ah !... je désirerais tant la voir !

M^{me} PRIET. — Elle m'a encore parlé de vous hier soir.

L'APPARITION. — Et Marcel ?

COMMANDANT MANTIN. — Il n'est pas là. Il va très bien, je l'ai vu hier, c'est un garçon intelligent.

7^e A ce moment la forme disparaît mais une autre revient aussitôt en disant avec volubilité ;

— Pierre Priet ! Bonsoir tout le monde. Eh bien, Marie es-tu contente ? ça te va ?

M^{me} PRIET. — Eh oui, mon ami !

L'APPARITION. — Bonsoir M^{me} Noeggerath et votre fille aussi, M. Delanne et M. Denis, le commandant Mantin. Je suis content de vous voir tous. M. Benezech, je suis content de vous voir ce soir et votre dame aussi.

M^{me} BENEZECH. — Je vous remercie, monsieur. Puis-je vous toucher la main.

L'APPARITION. — Non !

M. PABLO. — Il ne faut pas poser de questions.

L'apparition disparaît en disant encore : Bonsoir, tout le monde !

On remarque que l'intervalle entre les deux formations a été très court et que la seconde n'avait pas du tout la même voix que la première. M. Delanne a très bien reconnu la voix de M. Priet.

8^e Une autre forme apparaît, elle grandit.

M. DELANNE. — Oh ! voilà une petite apparition.

M. LÉON DENIS. — Non, grande, je vois la silhouette se profiler sur le fond clair.

Betzy dit dans le cabinet (en anglais) : Vous dites une petite, qu'appellez-vous grande !! La prochaine fois je vous paierai une paire de lunettes !

9^e La forme apparaît maintenant très grande et dit : Marie Bossel, Louis.

10^e Une autre forme, beaucoup plus petite, apparaît en même temps et dit : Angèle Marchand ! Maman, me vois-tu ?

M^{me} PRIET (Vve Marchand). — Oui, je te vois !

L'APPARITION. — Il y a un grand Monsieur à côté de moi qui me donne la main. Je ne le connais pas. Ah ! il est parti maintenant ! Je suis contente de vous voir, monsieur de Vesme, monsieur Letort et madame Noeggerath, monsieur Denis, monsieur Pablo. Vous me voyez tous ? (*Elle avance dans le milieu de la pièce*). Voyez-vous ma main ? (*Elle agite sa main*). Faites la chaîne, cela me donne beaucoup de force. (*Elle s'avance alors davantage, se penche près de M. de Vesme, demande s'il voit bien sa figure et ses yeux, et dit à M. Delanne, qui fait remarquer que le parquet craque sous ses pas*) : Je pèse 63 livres, ce soir !

Bonsoir, Maman, bonsoir tout le monde !

Elle disparaît derrière les rideaux. M^{me} Priet reconnaît très bien la voix de sa fille.

M. DELANNE. — J'ai publié son portrait et j'affirme que je l'ai bien reconnue.

M. PABLO. — Monsieur de Vesme, vous avez vu sa figure ?

M. DE VESME. — J'ai très bien vu le nez et la partie supérieure de la figure et les yeux qui ne me paraissaient pas être ceux du médium, mais le bas du visage était caché par un voile comme les femmes Mauresques. J'ai très bien vu sa petite main.

COMMANDANT DARGET. — Moi aussi.

11^e Une autre forme paraît : D^r Benton.

L'APPARITION (en anglais). — Je suis venu l'autre soir et vous ai promis que nous aurions une séance. Je dois dire que non seulement ici on est bien heureux, mais de l'autre côté aussi.

Je vais vous dire pourquoi : Il est très désagréable pour le médium d'être déshabillé, cela le fatigue beaucoup. Une séance de contrôle, c'est très dur pour lui. Depuis qu'il a donné la précédente séance, il ne peut plus travailler, il est fatigué, les jambes lui font mal, il est malade. Quand le médium est indépendant, il fait de belles choses, mais quand il doit travailler à côté pour gagner son pain, il ne peut pas le faire aussi bien parce qu'il doit songer à son avenir. Vous savez qu'il a tout perdu à San-Francisco, mais il espère se remettre bien dans ses affaires.

Nous l'aurons ici l'été prochain et il donnera des séances avant son départ si tout va bien. Il promet qu'il y aura des séances cet été encore. Il donnera une séance au cercle Allan Kardec dimanche prochain, et vous pouvez inviter cent personnes si vous le voulez.

Ce soir le médium est très fatigué, il a souffert du cœur toute la journée.

Cet après-midi, il a pris un petit crucifix, il l'a porté à ses lèvres et prié Jésus en disant : « Aidez-moi, donnez-moi la force d'aller à cette séance qui est destinée à répandre la bonne nouvelle ». Il a réussi, vous devez l'en féliciter et le remercier car c'est un grand effort et un grand sacrifice qu'il a fait ; il sera certainement malade pendant deux jours après cette séance ; je crois cependant qu'il sera bien dimanche parce qu'il y a trois jours d'intervalle. On pourra inviter toutes les personnes que l'on voudra. Il faut que tous les amis du médium y viennent, tous les amis de Bonne Maman, tous les chefs de Société.

M. Delanne demande s'il aura une séance à la Société dont il est le président et s'il peut inviter beaucoup de personnes.

L'APPARITION. — Oui, combien pouvez-vous inviter de personnes ?

M. DELANNE. — Cent !

L'APPARITION. — Et vous, commandant ?

COMMANDANT MANTIN. — Soixante !

L'APPARITION. — Vous pouvez en inviter davantage.

COMMANDANT MANTIN. — Alors, cent !

L'APPARITION. — Bien ! Je tiens à vous dire aussi que le médium ne veut pas d'argent, mais il faut que l'on se cotise et qu'avant son départ on lui fasse un beau cadeau qu'il montrera en Amérique en souvenir des séances de Paris. Il donnera une séance dimanche au cercle et à son retour en donnera une à la Société de M. Delanne et une à M^{me} Noeggerath.

M. Delanne ayant fait observer qu'il allait partir en voyage et qu'il voudrait bien avoir sa séance dimanche, l'apparition dit : Arrangez-vous.

COMMANDANT MANTIN. — Alors, dans ce cas, M. Delanne aura la priorité.

M^{me} NOEGGERATH. — Docteur Benton, puis-je vous poser une question ?

L'APPARITION. — Oui, volontiers.

M^{me} NOEGGERATH. — Miller viendra-t-il me voir à Munich ?

L'APPARITION. — Oui.

M^{me} NOEGGERATH. — Je suis sollicitée de Vienne et de Berlin pour lui demander des séances, que dois-je répondre ?

L'APPARITION. — Non, je ne crois pas qu'il aille à Vienne et à Berlin. Quant à Munich, il ne donnera des séances que dans votre maison, mais pas de séance de contrôle.

M^{me} NOEGGERATH. — Merci, docteur Benton !

M. de Vesme demande si, lui aussi, pourra avoir des séances à sa Société.

L'APPARITION. — Nous verrons plus tard.

Alors, c'est entendu pour dimanche, que Dieu vous bénisse tous ! Bonsoir ! Je ferai toujours mon devoir envers vous tous.

Il disparaît.

12. Une nouvelle apparition : Bonne Maman !

M^{me} NOEGGERATH. — C'est toi, maman ?

L'APPARITION. — Oui, c'est moi. Mes chers amis, que je suis heureuse de vous voir tous. Ma fille, Marie, commandant, Gabriel, monsieur de Vesme, madame Bayer, Anna, mon cher Pablo, Léon Denis.

M^{me} NOEGGERATH. — Que dois-je dire à tes petits-enfants ?

L'APPARITION. — Je les embrasse tous. Que je suis heureuse ! quelle douleur ! quelle joie ! quel bonheur !

Elle disparaît.

On frappe dans le cabinet.

M. LÉON DENIS. — Vous avez entendu tout à l'heure la petite Angèle Marchand dire qu'en faisant la chaîne cela donnait beaucoup de force, faisons-la.

Betzy dit dans le cabinet (en anglais) qu'on aurait dû inviter M^{me} Cornély.

M. DELANNE. — Nous l'inviterons dimanche.

On frappe encore dans le cabinet. C'était la manière toute particulière de Bonne Maman de s'annoncer chez ses amis.

PLUSIEURS ASSISTANTS. — Merci, Bonne Maman, merci beaucoup et de tout cœur.

Bonne Maman revient mais ne peut se reformer. Betzy dit qu'elle est triste de ne pouvoir pas rester plus longtemps, elle aurait voulu nommer toutes les personnes qui sont ici, elle salue M^{me} Lamoureux.

M^{me} NOEGGERATH. — A l'autre séance, Betzy a dit une chose charmante : que l'abeille ne peut pas faire de miel sans fleurs. M. Chaigneau a fait une poésie sur ce sujet et il demande si ce n'est pas Bonne Maman qui la lui a inspirée.

Bonne Maman répond à coups précipités dans le cabinet, ce qui veut dire : Oui.

BETZY (en anglais). — Il faut en envoyer une copie au médium. C'est moi qui suis la grande abeille, je suis l'abeille féminine et le Dr Benton est l'abeille masculine. J'ai beaucoup de fleurs autour de moi ce soir.

M^{me} PRIET demande si elle peut poser une question particulière.

Betzy, qui l'a comprise, lui répond du cabinet : Oui, pour demain.

13^e Une nouvelle apparition surgit brusquement de la tente.

— Louise Michel. Bonsoir tout le monde !

Je suis heureuse de vous voir, est-ce que vous me voyez tous ?

M^{me} BÉNÉZECH demande à la toucher.

L'APPARITION. — Ma bonne dame, c'est impossible ce soir, cela ferait beaucoup de mal au médium. Il ne faut jamais poser de questions.

Vous voyez ce qu'est le spiritisme, n'est-ce pas ? C'est grandiose !

Bonsoir ! la Liberté !

Elle disparaît.

14° Une autre apparition sort de derrière les rideaux. C'est le mari de Betzy. L'APPARITION (en anglais nègre). — Je suis un homme de couleur, je suis noir de peau, mais j'ai l'âme blanche, je suis même assez blanc en dedans. On ne me comprendra peut-être pas très bien, parce que je parle l'anglais des nègres. Lorsque je suis venu à Paris, j'ai su parler français, mais j'ai oublié, je n'ai jamais très bien parlé mais je savais me faire comprendre.

M^{me} NOEGGERATH. — Je vous comprends très bien, j'ai habité New-York. L'APPARITION. — Je suis bien heureux de vous voir, puisque vous avez habité New-York, vous pouvez me comprendre. Je suis sûr que le Seigneur vous bénira tous. Je vous reverrai sinon de ce côté, du moins de l'autre, car je sais bien que l'on vit de l'autre côté, moi, pour sûr ! Que Dieu vous bénisse tous.

Il se retire.

Betzy dit du cabinet : Baissez un peu la lampe. On va essayer de vous montrer des lumières astrales. Chantez !

15° On entend la voix d'une petite fille, d'abord dans le cabinet, puis dans la salle, qui rit, pousse des cris et essaie de chanter le refrain de la *Marseillaise*.

C'est la petite Lulu qui veut se montrer, mais elle ne peut pas se matérialiser complètement. Elle touche plusieurs personnes (M^{me} Noeggerath, M. de Vesme, Delanne, commandant Darget).

Betzy demande alors de faire un peu plus de lumière, pour éclairer Lulu ; mais la lampe, que l'on a trop baissée tout à l'heure sur l'ordre de Betzy, s'est éteinte.

M. PABLO. — Rentrez vite Lulu, prenez garde à la lumière, on rallume.

L'APPARITION. — Je ne la crains pas.

Mais, pendant qu'on rallume la lampe dans la pièce voisine, un reflet de lumière blanche, provenant de l'allumette et de la mèche, pénètre dans la salle.

La voix de Betzy : Baissez, baissez vite... oh quel dommage !... Trop tard !

En même temps on voit l'apparition de Lulu rentrer dans les rideaux et le médium projeté brusquement au milieu de la pièce, se tenant les yeux et gémissant.

Le reflet de lumière blanche avait donné une trop forte secousse au médium et l'avait réveillé.

M. PABLO. — Surtout ne touchez pas au médium.

Le médium reste quelques instants chancelant et se tenant les yeux, puis il fait un grand effort pour rentrer dans la tente.

Betzy dit alors du cabinet qu'elle ne peut plus rien faire, que le médium est trop fatigué, et que la séance est terminée.

M. DELANNE. — Que les contrôleurs se tiennent prêts et que personne ne bouge.

Le médium reprend peu à peu ses sens, demande plus de lumière et prie tout le monde de sortir à l'exception de la commission de contrôle.

Après la séance, M. Gaston Méry est venu dire, au nom des membres de la commission, que le médium s'était déshabillé devant eux, avait été examiné médicalement et qu'ils avaient permis que ses vêtements lui fussent remis.

Que le cabinet et les tentures avaient été soigneusement visités et que les sceaux étaient intacts.

En conséquence ils étaient heureux de déclarer qu'ils n'avaient rien constaté qui pût porter atteinte à la sincérité du médium.

Le présent procès-verbal a été signé par les membres de la Commission, chaque membre entendant certifier seulement l'exactitude matérielle des faits constatés, se réservant de les expliquer, chacun suivant sa propre manière de voir, ses idées et opinions personnelles.

LA RÉDACTION.

La Crédulité de M. Gustave Le Bon

(Réponse au défi de Gustave Le Bon par Gustave Le Mauvais.)

L'esprit souffle où il veut. On peut également dire que la mort frappe où elle veut. *Et la garde qui veille à la porte des Louvres... n'en défend personne.*

Une dame frappée par la camarde dans ses plus chères affections et cherchant dans le spiritisme des consolations et des espérances que ne peuvent lui fournir ni l'Église ni la Science, m'écrit souvent pour me demander des éclaircissements sur la doctrine spirite et pour me prier de réfuter les objections soulevées contre elle par les savants et les prêtres.

J'ai pensé que les extraits suivants de sa dernière lettre, relatifs au prix Le Bon-Bonaparte-Dariex, et la réponse que je lui ai adressée pourraient servir à d'autres personnes, peut-être, un jour, à ceux qui, aujourd'hui, mettent les esprits à l'envers. C'est pourquoi j'ai cru bon de les livrer à la publicité. Voici d'abord les extraits de la missive :

.*.

C'est toujours à votre tribunal que je recours dans les cas graves où je sens la foi m'abandonner, et elle est si chancelante cette pauvre foi qu'elle a grand

besoin d'être soutenue par l'Espérance ! Aujourd'hui je vous apporte une cause digne de votre plume légère et lourde tout à la fois, mordante et moqueuse souvent, et juste toujours.

Il s'agit de l'article de M. Gustave Le Bon, paru dans l'*Écho du Merveilleux* du 1^{er} juin... Les raisons mises en avant par le bon monsieur ne sont pas mauvaises ; je ne m'y connais guère, mais il me semble qu'il porte un coup fatal au spiritisme. Après cette lecture, les demi-convaincus fuiront en débandade ; beaucoup d'hésitants n'hésiteront plus et se retireront dans le doute ou le scepticisme à tout jamais.

Lisez l'article comme si vous n'étiez pas convaincu et demandez-vous l'effet que vous produirait cette lecture. N'est-ce pas qu'on est impressionné par les bonnes raisons qu'il donne ? J'ai pensé qu'à un tel adversaire il faut une épée, je veux dire une plume, comme la vôtre... Faites encore cet effort pour la cause et pour votre vieille amie, qui se meurt de chagrin et de désespoir.

... Voilà une belle occasion pour les Esprits de montrer que l'Au-delà existe, que Dieu est le grand directeur de la machine, que tout obéit à la Volonté suprême. Je ne comprendrai jamais que, pouvant donner la preuve irréfutable de leur existence, les Esprits restent si tranquilles dans leur coin, non dans leur immensité. C'est leur faute si l'on doute et si quelques savants se moquent d'eux et de ceux qui croient en eux.

Signé : Vve de N. B.

..

RÉPONSE : Où voulez-vous que je réponde à M. Le Bon ? La presse spirite est déjà pleine de ma copie, qui n'est lue que par un petit nombre de personnes et ce sont des convaincues, de sorte que je clame dans le désert.

Dans le *Matin*, direz-vous ?

Que vous êtes naïve ! Vous croyez donc que les journaux sont des tribunes ouvertes à tout le monde ou du moins à toutes les opinions ?

Le *Matin* — et d'ailleurs aucun journal — ne reproduira pas plus ma réponse qu'il n'a publié celles de MM. Delanne, Chevreuil et autres spirites, qui ont eu la bonhomie de répondre à sa fameuse enquête sur le spiritisme.

Ces choses-là sont faites pour jeter de la poudre aux yeux des jobards ; elles se passent en famille, en écartant avec soin les empêcheurs de danser en rond.

Ron, ron, ron, petit patapon.

Néanmoins, pour vous être agréable, je vais donner ma réponse à la *Revue Spirite*, et, pour la faire passer plus facilement je prendrai un pseudonyme, opposant à Gustave Le Bon, *Gustave Le Mauvais*.

Je me propose de vous prouver que M. Le Bon, que vous croyez sceptique et rempli de l'esprit scientifique, est d'une crédulité inimaginable et que, par conséquent, sa provocation n'a aucune portée ni aucune valeur.

∴

D'abord, comme tous les crédules, il croit et ne croit pas. « J'admets bien volontiers, dit-il, que le corps humain peut rayonner une énergie particulière capable d'agir sur les corps à distance, comme le gymniste agit par ses décharges électriques sur les animaux placés dans son voisinage. »

Le problème posé n'est donc pas une question de principe mais une question de degré.

Admettre que le corps humain peut rayonner une énergie particulière et que cette énergie ne peut produire une hésitation, est du pur arbitraire. Cela revient à dire : « Je veux bien croire qu'il existe des fourmis, mais il n'est pas possible qu'il y ait des éléphants, ils sont trop gros, ni des microbes, ils sont trop petits. »

Et pourtant la force vitale qui rayonne dans tous les êtres animés parcourt toute cette échelle et va même bien au delà de ce que nous voyons et même pouvons imaginer.

M. Le Bon ne veut pas croire aux Esprits ni même à la force psychique, sauf dans un tout petit rayon, parce qu'il ne les voit pas. Et il croit à l'éther qu'il ne voit pas davantage, du moins il ne l'a jamais dit, quoique tout son livre sur l'*Évolution de la Matière* soit basé sur cette hypothèse.

∴

Une autre preuve encore plus manifeste du *crédulisme* de M. Le Bon, c'est qu'il *croit* pouvoir poser un problème et porter un défi sans être au courant de la question ; il pêche, dirait Bacon, par *ignorantia denchi*.

En effet, à qui s'adresse sa provocation ? Aux médiums spirites.

Évidemment, M. Le Bon s'est trompé de porte. C'est aux théosophes et aux occultistes qu'il aurait dû s'adresser. Ceux-ci prétendent, avec l'épée, le masque et le rituel de la haute magie, commander aux esprits. Ils assurent que, par des procédés connus d'eux seuls, reçus et transmis par initiation, ils peuvent développer en eux-mêmes des facultés si élevées et si puissantes, que rien ne peut leur résister.

C'est à la porte de ces temples et de ces sanctuaires, succursales de ceux de l'Himalaya, que M. Le Bon aurait dû frapper.

Quant aux spirites et à leurs médiums, ils ne possèdent point de si profonds secrets. Les médiums spirites ne sont que des instruments passifs,

d'autant meilleurs qu'ils sont plus passifs. Les véritables auteurs des phénomènes qu'ils produisent sont les Esprits, du moins les spirites le croient.

C'est donc aux Esprits que M. Le Bon jette son gant ; c'est à eux qu'il offre ses 500 francs ; Bonaparte ses 1.000 et Dariex ses 500 !

Je n'ignore pas qu'il y a beaucoup de spirites qui croient aussi avoir des Esprits à leurs ordres et à leur service et qui s'imaginent pouvoir produire à volonté des phénomènes de lévitation et beaucoup d'autres. Je connais même un bon nombre de militaires et leurs cantinières qui sont dans ce cas.

Mais cela prouve simplement qu'il y a des ignorants dans toutes les sectes, dans toutes les églises, dans toutes les chapelles. Les spirites instruits n'ont point cette prétention.

Si M. Le Bon et ses émules avaient quelques notions de théologie ou seulement de philosophie, ils sauraient *que* et *pourquoi* les Esprits ne doivent pas répondre à leurs exigences ; mais ce n'est pas ici le lieu de leur faire la leçon.

Je leur poserai seulement une énigme très simple :

Un petit enfant s'exerce à parler. Vous l'écoutez, il s'en aperçoit. Aussitôt il cesse.

Vous lui demandez de continuer. Il refuse d'autant plus obstinément que vous insistez davantage.

Pourquoi ? Quand vous m'aurez répondu, il me sera facile de vous dire pourquoi les Esprits ne font pas cas de votre impérative demande.

..

Où le *crédulisme* de M. Le Bon dépasse toutes les bornes, c'est lorsqu'il dit que, si l'expérience proposée réussissait, il croirait et tout le monde croirait avec lui. « Une telle expérience entraînerait nécessairement toutes les convictions. »

Il croirait à quoi ? Pas à l'éther, il y croit déjà. Pas à l'énergie rayonnante du corps humain, il l'admet volontiers. Ce ne peut donc être qu'aux Esprits.

Eh bien ! Je vous le dis en vérité, M. le Bon est d'une crédulité incommensurable.

J'ai connu un médium qui posait un seul doigt, l'index, sur une table. La table levait trois de ses pieds et, sur le quatrième, se livrait à une pirouette folle.

J'ai vu un guéridon répondre *sans contact* aux questions qu'on lui posait. J'en ai vu un autre s'incliner. Nous le suivons les mains légèrement posées dessus. Il lève ses pieds et reste suspendu horizontalement à 0 m. 50 du sol.

J'en ai vu un autre se fixer sous un angle d'environ 45° et rester en équi-

libre dans cette position, les expérimentateurs ayant retiré leurs mains. J'ai vu beaucoup d'autres phénomènes de ce genre, mais si je n'avais vu que ceux-là, je ne croirais pas aux Esprits.

Pourquoi ? Parce que ces phénomènes physiques ne dénotent que peu ou point d'intelligence, ni par conséquent l'intervention d'un Esprit.

Enfin, puisque M. Le Bon consent à croire à si bon compte, ne le contrainsons pas, tout en lui certifiant que, s'il veut de bonne foi — et sans foi — prendre la peine de suivre assidûment quelques expériences, il se convaincra facilement, car les phénomènes du genre qu'il demande ne sont pas très rares.



Entraînera-t-il, comme il l'espère, *toutes les convictions* ? Ceci est une autre affaire.

Pourquoi le croirait-on, puisqu'il ne veut pas croire les milliers de personnes, plus ou moins savantes, mais pourvues de bons sens et de bon sens, qui ont vu les mêmes choses et beaucoup d'autres plus merveilleuses encore ?

Et alors, qu'arriverait-il ? Le propre des esprits crédules, donc étroits, est d'être plus autoritaires, plus intolérants que tous les autres. Ne pouvant persuader tout le monde, les spirites de cette nouvelle école auraient recours à la contrainte.

Le Bon, Bonaparte et leurs pareils, désespérant d'entraîner « toutes les convictions », se mettraient en devoir d'imposer la leur par la force, en faisant intervenir le pouvoir gouvernemental dans l'affaire.

Ils feraient comme a fait l'Église pendant des siècles pour imposer le catholicisme, et comme fait aujourd'hui l'École pour imposer le matérialisme. Et l'on verrait au besoin renaitre la torture et les bûchers de l'Inquisition *scientifique*.

Le spiritisme étant, par hypothèse, *scientifiquement* démontré, on vous demanderait : Êtes-vous spirite ? Et sous peine d'être grillée, vous devriez répondre : Oui, je le suis par la grâce de Le Bon-Bonaparte.

Voyez-vous maintenant combien vous êtes imprudente de demander que les Esprits condescendent aux exigences de la crédulité scientifique ?

Il y a bien assez de faits et de raisons, pour qui a l'esprit et le cœur droits et sincères, qui prouvent que Dieu est le grand directeur de la machine universelle, et que tout obéit à la Volonté suprême, sans avoir besoin de recourir aux oracles des docteurs modernes, qui croient tout savoir parce qu'ils sont chargés de diplômes.

Telle est l'opinion de

GUSTAVE LE MAUVAIS.

QU'EST-CE QUE L'AU-DELA ?

— « Qu'est-ce que l'au-delà ? Où le mettez-vous ? » questionne M. Rémy de Gourmont, dans le *Matin* du 28 avril. « Il est bien incertain, bien vague et bien mobile. Je ne crois pas qu'il soit partout, je crois qu'il n'est nulle part que dans nos imaginations enfantines. Né avec nous, il finira au même moment, pour renaître dans notre postérité. »

Ainsi raisonnent ceux — et ils sont nombreux — dont la vue est bornée à notre unique monde de la terre et à l'existence actuelle, aussi capricieuse dans sa durée que dans ses modes de manifestation.

Nous apparaîtrions sur la terre pour un temps plus ou moins long, plus ou moins court, avec l'idée d'un au-delà, tout comme les plantes, qui, depuis les temps les plus reculés, apparaissent avec les mêmes fleurs et les mêmes fruits. Cependant nous devons remarquer que ces plantes sont loin de se ressembler entre elles, et que leurs fleurs et leurs fruits ne sont pas moins dissemblables. La même observation s'applique aux animaux. Tous sont diversifiés à l'infini, et nous admettons des degrés dans leur instinct et leur intelligence ; mais voilà, — nous croyons que pour chacun toutes les manifestations de la vie sont mécaniques : le chien et le cheval d'aujourd'hui ne sont pas plus avancés que le chien et le cheval des temps préhistoriques. De là à faire le même raisonnement en ce qui concerne l'homme, le plus parfait des animaux, il n'y a qu'un pas. Cependant le même écrivain, dans un article postérieur (*Matin* du 25 mai), en même temps qu'il dit que le génie de l'homme à travers les siècles perpétue le génie des premiers âges et ne le dépasse pas, déclare que l'humanité ne fera plus que « perfectionner les découvertes primitives ». Vous niez le progrès et vous proclamez le perfectionnement. En un mot, vous êtes en contradiction avec vous-même, et cela est fatal, avec le point de vue où vous vous placez.

— L'au-delà, où le plaçons-nous ? — Mais vous venez de le dire vous-même : dans le progrès, dans le perfectionnement ? On ne peut perfectionner que ce qui a été déjà travaillé, de même qu'on ne peut civiliser que l'être qui a été tiré de l'état sauvage ou barbare. L'existence évidente d'un en deçà implique l'existence d'un au-delà. Où que nous soyons, où que nous jetions les yeux, dans ce monde, nous voyons toujours à côté d'êtres ou d'objets bons d'autres êtres et d'autres objets moins bons : ces derniers sont en deçà, les premiers au-delà. Les enseignements de cette vérité sont multipliés autour de nous. Tous, le matérialiste comme le croyant, vivent dans l'espérance du mieux, c'est-à-dire de l'au-delà : l'un poursuit le bonheur de la terre et l'autre celui du ciel. Toute la vie n'est qu'une course incessante à l'au-delà.

Vous vous étonnez que les spirites évoquent des habitants de l'au-delà dont l'intelligence, dites-vous, ne dépasse jamais leur niveau. Cependant, vous ne vous étonnez pas d'échanger les communications les plus communes et les plus banales, par le télégraphe ou le téléphone, avec des personnes étrangères dont vous ne connaissez nullement la résidence plus ou moins éloignée. Vous ne vous étonnez pas non plus que des enfants ou des gens illettrés soient incapables de suivre un cours de mathématiques ou de philosophie. Encore une contradiction.

Vous cherchez l'au-delà ? Vous voulez savoir où il est situé ? — Mais nous en venons, nous y sommes et nous y allons perpétuellement. Nous en venons, puisque notre caractère, nos goûts, nos aptitudes et nos idées innées prouvent que nous ne tenons pas tout de la chair que nous ont transmise nos parents. Nous y sommes parce que, tendant toujours à un état meilleur pour les autres et pour nous, nous le trouvons dans la réalisation de cet état ; parce que nous le trouvons dans l'étude, c'est-à-dire dans l'au-delà des connaissances que nous possédions auparavant. La science est l'au-delà de l'ignorance, le vrai l'au-delà du faux, le bien l'au-delà du mal, la lumière l'au-delà de l'obscurité. Nous y allons puisque nous espérons toujours trouver l'idéal vers lequel nous portent nos constantes et inlassables aspirations ; puisque tout nous dit que le progrès est indéfini, que la terre n'est pas isolée dans l'univers, qu'au-dessus et au-dessous de nous roulent des mondes innombrables, évidemment aussi divers que les êtres qui peuplent notre globe. S'il y a ici-bas des ronces et des roses, des tigres et des moutons, des loups et des chiens, des vautours et des colombes, des guêpes et des abeilles, il doit y avoir, par analogie, des mondes moins bons, mais d'autres assurément meilleurs que le nôtre. Pourquoi ces mondes nous seraient-ils fermés ? Seraient-ils, par hasard, réservés à des êtres privilégiés ? Mais s'il y a un privilège, il y a une injustice. Alors que signifieraient toutes ces idées de raison, de justice, de bonté, d'un Dieu parfait ? — Ce ne serait que des mots, rien que des mots vides de sens, un simple souffle de néant.

Vous ne croyez qu'aux pays que vous pouvez situer ? Mais l'au-delà n'est pas un pays. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est plutôt un état de l'âme, et il n'est, par suite, pas le même pour tous. C'est le degré de progrès réalisé par chacun, et à ce point d'évolution de l'esprit correspond naturellement, en même temps que l'étendue de ses facultés, l'étendue de ses sensations et de ses sentiments, qu'il ne nous est pas plus possible d'expliquer et de définir, qu'il ne le serait aux poissons relégués dans les profondeurs océaniques de définir les merveilles des continents. A eux aussi il serait impossible de situer Paris, Rome ou New-York, ce qui n'empêche pas du tout ces trois capitales d'exister.

Nous disons que chacun se fait son au-delà : les uns le voient dans un para-

dis éternel, d'autres dans la satisfaction de leurs désirs ou de leurs passions dans cette vie, dans la fortune, l'art ou la science, d'autres — et ce sont les plus avisés — simplement dans un progrès continu de l'esprit vers le bien, le beau et le vrai. La vue de chacun est bornée à son état d'avancement. Imaginons — pour nous en faire une juste idée — l'immense échelle de Jacob se dressant de la terre jusqu'au ciel : l'humanité en gravit les degrés. Pour tous il y a un en deçà et pour tous un au-delà. Ceux qui sont à un degré supérieur tendent la main à ceux du degré immédiatement inférieur, et cela du haut en bas de l'échelle. L'au-delà ne peut pas plus être un pays que le bonheur. Il ne faut pas croire qu'à ce que l'on voit, car on ne voit pas l'infini plus que l'éternité, et cependant peut-on douter qu'on y est plongé ?

En perdant notre corps charnel nous ne perdons pas toutes nos illusions. C'est pourquoi beaucoup reviennent poursuivre l'œuvre ou la croyance qui leur était chère, mais un instinct, un besoin mystérieux les pousse toujours ou les amène quelquefois malgré eux à s'éclairer davantage. De là vient que nous voyons des âmes de catholiques comme celles des Lacordaire, des Lamennais, des Loisy condamner ce que leur église approuve ou approuver ce qu'elle condamne.

« Je vous défie, écrit l'abbé Loisy dans une lettre à un de ses confrères, de prouver l'institution formelle de l'église par le Christ.

« Je vous défie de prouver par l'enseignement authentique de Jésus la révélation des dogmes fondamentaux du christianisme traditionnel.

« Je vous défie de prouver l'institution divine des sacrements. ».

Alors cet abbé Loisy ne songe donc plus au salut de son âme ? Voyez ce qu'il répond à ce sujet à un chanoine : « Soyez persuadé, monsieur le chanoine, que le salut de mon âme m'est encore plus cher qu'à vous. . . . Je n'ai pas cru pouvoir sacrifier les vertus naturelles d'honnêteté et de sincérité, aux habitudes, qu'on dit surnaturelles, d'obéissance passive et de soumission aveugle. . . . Je suis donc bien tranquille sur le sort qui pourra m'échoir dans la vallée de Josaphat. Il ne me semble pas, d'ailleurs, que nous soyons tout près de nous y rencontrer, et je doute fort, entre nous, que nous ne nous y rencontrions jamais. Toutefois, si le jugement dernier est un mythe dont l'efficacité morale tend à baisser, bien qu'il soit magnifique de conception et d'ordonnance, il est un autre jugement, un jugement *premier*, auquel je me sens sujet à chaque instant de mes jours. Ce jugement, dont relève toute ma conduite, est celui de ma conscience, que je sens conforme à toutes les consciences qui, dans le monde, cherchent sincèrement le vrai et le bien. Je sens aussi que ce jugement s'inscrit au fur et à mesure sur le grand livre de l'éternité ; que je collabore incessamment à la sentence que porte sur moi le Souverain Juste ; que l'au-delà ne peut me réserver de fâcheuses surprises, comme si l'arbitraire y devait remplacer la justice.

Ainsi je me tiens perpétuellement devant le tribunal du Christ, j'y suis présent, et la perspective de damnation éternelle, que vous avez l'amabilité d'ouvrir devant mes yeux, n'a pas de quoi m'effrayer.

Je m'achemine sans inquiétude vers la fin commune à tous les mortels, et je me console de l'insuccès apparent de ma vie, en pensant que rien ne se perd en ce monde. Si je n'ai pas servi, autant que je l'aurais voulu d'abord, l'établissement catholique romain, j'ai servi la pure et immortelle Église, celle qui est toujours en train de se faire, centre idéal de vérité, de justice et de fraternité. »

Voilà comment un prêtre catholique, éminent théologien et savant professeur et écrivain, envisage l'au-delà. Ce n'est cependant pas un spirite proprement dit ; mais on s'achemine à l'immortalisme aussi bien par l'étude et le raisonnement et par le génie de la bonté que par la pratique de la phénoménalité spirite. Écoutez plutôt le grand apôtre russe, Tolstoï (*Matin* du 22 avril) :

Nous vivons en rêve presque avec la même intensité qu'en réalité.

Pascal dit, je crois, que, si nous pouvions nous voir en rêve constamment dans la même position, tandis qu'elle diversifierait dans la vie réelle, nous considérerions le rêve comme la réalité, et la réalité comme un rêve.

Ce n'est pas tout à fait exact

La réalité se distingue du rêve parce qu'elle est plus vraie. Je dirai donc autrement : si nous n'avions pas connu une vie plus réelle que le rêve, nous considérerions le rêve comme la vraie vie et nous n'aurions jamais douté qu'il fût la vraie vie.

Toute notre vie, depuis la naissance jusqu'à la mort, n'est-elle pas, avec tous ses rêves, également un rêve que nous prenons pour la réalité ? Ne sommes-nous pas certains de sa réalité uniquement parce que nous ne connaissons pas une autre vie qui soit plus réelle ?

Non seulement je le pense, mais je suis convaincu que c'est la seule raison de cette certitude.

De même que les rêves de notre vie terrestre constituent un état pendant lequel nous vivons d'impressions, de sentiments, de pensées appartenant à notre vie antérieure et faisons provision de forces pour le réveil, pour les jours à venir, toute notre vie actuelle constitue un état pendant lequel nous vivons au moyen du *karma*, ou de la vie antérieure plus réelle, et faisons provision de forces pour la vie future, plus réelle et dont nous sommes sortis.

De même que nous vivons des milliers de rêves pendant notre vie terrestre, celle-ci est l'une des milliers de vies dans lesquelles nous entrons en sortant de l'autre vie, plus réelle, plus authentique, et à laquelle nous revenons après notre mort.

Notre vie terrestre est l'un des rêves d'une autre vie, plus réelle, et ainsi de suite, jusqu'à l'infini, jusqu'à la dernière vie, qui est la vie de Dieu.

La naissance et l'apparition des premières notions sur le monde peuvent être considérées comme le commencement du sommeil : toute la vie terrestre, comme le sommeil complet ; la mort, comme le réveil.

La mort prématurée, c'est lorsque l'homme est réveillé avant d'avoir dormi tout son sommeil.

La mort dans la vieillesse, c'est lorsque l'homme a bien dormi et qu'il s'est réveillé de lui-même.

Le suicide, c'est un cauchemar qu'on fait évanouir en se souvenant qu'on dort ; on fait un effort et on se réveille.

L'homme qui est tout absorbé par la vie présente, qui n'a pas le pressentiment d'une autre vie, c'est celui qui dort profondément.

Le sommeil profond, sans rêves, est comparable à l'état de demi-bestialité.

Le dormeur qui sent pendant le sommeil ce qui se passe autour de lui, qui a le sommeil léger et qui est prêt à se réveiller à tout instant, c'est celui qui a conscience, quoique vaguement, de la vie dont il est sorti et à laquelle il est en train de revenir.

Pendant le sommeil, l'homme est toujours égoïste, vit solitaire, sans participer à la vie de ses semblables, sans aucun lien avec eux.

Dans la vie que nous considérons comme réelle, notre lien avec nos semblables est déjà plus grand : il y existe une apparence de l'amour du prochain.

Dans la vie dont nous sortons, et à laquelle nous retournons, ce lien est plus étroit ; l'amour du prochain n'est plus une simple aspiration, mais une réalité.

Dans la vie pour laquelle celle dont je viens de parler n'est qu'une préparation, le lien entre tous est plus étroit et l'amour de tous plus grand encore.

Cette fois, dans ce rêve, nous sentons déjà tout ce qui se réalisera peut-être dans la nouvelle vie.

La forme corporelle dans laquelle nous surprend ici-bas le réveil de notre conscience de la vraie vie apparaît comme la limite au libre développement de notre esprit.

La matière est la limite de l'esprit. La vraie vie commence lorsque cette limite est abolie.

Cette notion renferme toute la connaissance de la vérité, et qui donne à l'homme la conscience de la vie éternelle.

Je ne m'amuse pas à imaginer une théorie. Je crois de toute mon âme en ce que je dis. Je sens, je sais avec certitude qu'en mourant je serai heureux, que j'entrerai dans un monde plus réel.

LÉON TOLSTOI.

Vous qui demandez où est l'au-delà, vous trouvez cette page remarquable,

sublime,... l'instant de la lire, et puis vous retournez... à vos moutons, à votre petit train-train d'idées banales, et vous dites : c'est la conviction religieuse d'un exceptionnel brave homme, mais à qui et à quoi sert-elle ? — Attendez, un jour viendra où cette conviction sera la vôtre. Nous vous l'avons dit : tous les hommes, qu'ils soient ou non incarnés, sont postés sur l'échelle symbolique de Jacob dont ils font l'incessante ascension. Tolstoï en a gravi plusieurs degrés et vous tend ardemment la main à vous qui êtes au-dessous de lui, en attendant qu'à votre tour vous la tendiez à vos frères d'en bas et que vous leur montriez l'infini et éternel au-delà.

ALGOL.

SONNET

Sur la mort de François Coppée.

Le Parnasse est en deuil : tu t'en vas, ô poète,
 Tu t'enfuis dans la mort et dans l'éternité,
 Laissant ton pur labeur d'amour et de beauté ;
 Ton nom de la mansarde au salon se répète.

Accablé de chagrin, tu suis ta sœur Annette
 Dont ton cœur caressa la sainte intimité,
 François Coppée, esprit de grâce et de bonté,
 Paix à ton doux génie, à ton ombre inquiète !

Un ange de tendresse en l'au-delà t'attend,
 Annette est près de toi, regarde ! elle te tend
 Le rameau d'olivier qu'apportait la colombe,

Cette sœur avec qui tu fis tout ton chemin :
 Son âme te sourit en éclairant ta tombe ;
 Elle dit : Viens, mon frère ! et te prend par la main.

Paris, 25 mai 1908.

JULIEN LARROCHE

Retour de Londres

Afin de procurer aux sociétaires du cercle Allan Kardec le spectacle des phénomènes réputés fort curieux offerts par le médium anglais Craddock, dont nous avait entretenus M. Aylmer qui en avait été témoin plusieurs fois

en Angleterre, le comité du cercle entretenait avec ce médium une correspondance qui, vu les propositions un peu exagérées présentées par M. Craddok, se traduisait de notre part par un renvoi à plus tard. Mais si la montagne ne se déplaçait point pour venir à nous, il ne nous était pas interdit d'aller à elle et le dimanche 31 mai, après avoir regretté la défection de plusieurs amis sur lesquels nous avions compté pour faire ce petit voyage nous partions quatre, M. Léon Chevreuil, vice-président du cercle Allan Kardec, M^{me} Chevreuil, M^{me} Pizot-Hawart et votre serviteur. On passe de Paris à Londres comme en un rêve lorsque le temps est aussi favorable que nous l'avons eu à l'aller et au retour. Le déjeuner, pris ensemble au wagon-restaurant, dépense une heure agréable, utile et fort mouvementée... A Calais le touriste descend du train pour entrer, la valise à la main, dans le confortable paquebot *Pas-de-Calais* sur lequel, en une heure vingt minutes, la Manche, qui avait en ces jours printaniers revêtu l'aspect d'un lac bleu de la Suisse, fut traversée trop vite. Ces dames emportaient le regret de ne pouvoir voguer plus longtemps avec la douce illusion que :

La légère gondole, en glissant sur les flots,
Les berçait doucement au chant des matelots.

A Douvres, distant de Calais de 36 kilomètres ou 20 milles anglais, ville très ancienne où s'agitent plus de 33.000 habitants, nous avons à peine le temps de jeter un coup d'œil sur le port plein d'activité et sur le vieux château isolé en haut de la colline que, déjà, nous sommes dans le train anglais. Wagon vaste, rempli de confort et d'affiches concernant l'hygiène... Nous traversons Canterbury, Rochester, Gravesend, et tout le comté de Kent marchant comme le vent, les yeux reposant sur de vertes campagnes et des bois épais où fleurs et gibier abondent. Enfin à Charing-Cross Station, le train s'arrête au centre de l'immense cité où grouillent près de cinq millions d'âmes. Une voiture prend les quatre pèlerins spirites pour les emporter à Ensleigh Gardens, dans l'ouest de la ville. M. Sydney Watts et M^{me} Watts nous attendaient à Eustanton Hotel, maison hospitalière fort recommandable située sur un parc dont la verdure recrée la vue. Nous voici donc à Londres. M. Watts et Miss Baron, sa jeune belle-sœur, font le nécessaire pour convier les médiums Cecil Husk, Williams et Craddok à nous donner chacun une séance au moins dans le grand salon de l'hôtel même.

Le lendemain soir, lundi 1^{er} juin, Cecil Husk répondait, le premier, à notre appel et arrivait à l'hôtel à 8 heures accompagné de sa nièce dont il ne saurait se passer depuis que l'ignorance d'un invité le rendit presque aveugle en projetant, sans prévenir, sur le visage du médium, la lumière fulgurante d'une lampe électrique. J'avais remarqué le chapeau et la cheve-

lure soignée de cette demoiselle et je dirai pourquoi après la séance. Nous étions neuf assis autour d'une grande table ovale, nous quatre venus de Paris, Miss Felicia Scatcherd, une amie, venue d'Hastings, M. Watts le propriétaire de l'hôtel qui assiste à toutes les séances — excellent spirite à qui les esprits, m'a-t-il affirmé, ont confié la mission de surveiller et protéger les médiums, et qui chante de beaux cantiques avec miss Scatcherd — puis un invité, le baron de B..., enfin le médium et sa nièce toujours assise à sa droite. Ce rapprochement de l'oncle et de la nièce nous permit naturellement, vu la profonde obscurité du salon très vaste dans lequel a lieu la séance, de laisser naître une légère et bien naturelle suspicion laquelle, je le répète, s'est évanouie subitement à un moment donné. Sur la table que nous entourons en formant la chaîne ont été placés une boîte à musique assez lourde, qui se remonte à l'aide d'un levier horizontal externe — une seconde, petite, facile à mettre en marche, avec sa clé — une cithare de 45 centimètres de longueur, d'une forme particulière, longue — étroite et dont les cordes de métal sont garanties par deux côtés en bois élevés de 8 à 10 centimètres — un autre objet, qui joue un grand rôle durant la séance, est un écran ou miroir phosphorescent enduit de sulfure alcalin.

Le médium Husk assis, sa nièce à sa droite, il donne sa main gauche à M^{me} Pizot qu'il a déclarée d'une nature sensitive en lui saisissant les doigts. M^{lle} Félicia Scatched est à droite de M^{lle} Husk dont elle a promis de contrôler activement la main et les gestes possibles. Je suis placé entre M^{me} Chevreuil et M^{me} Pizot, M. Chevreuil me fait face entre le baron de B... et miss Scatched. M. Watts est vis-à-vis du médium à l'autre bout de la table. Le piano placé dans un angle du salon est à une distance telle du médium et de sa nièce qu'ils devraient allonger démesurément les bras pour atteindre le clavier. Le gaz et les bougies sont éteints. La séance commence après que la clé du salon fermé par moi a été mise dans ma poche et que chacun s'est assuré que personne autre que nous n'a pénétré.

Après un instant de silence la boîte à musique est remontée sur la table, s'élève au-dessus de nos têtes et se promène autour de la pièce, revient toucher doucement ma tête, celle de M. Chevreuil et du baron et repart pour aller doucement s'abattre sur le tapis où une invisible main la remonte avec vivacité chaque fois qu'il est nécessaire.

La cithare produit des accords et s'élève à son tour jusqu'au plafond en décrivant autour de la table, au-dessus de nos têtes, une évolution telle que, si elle n'était dirigée par une main intelligente, une simple atteinte à la tête de l'un de nous serait mortelle ; un point phosphorescent indique sur la cithare son évolution qui s'étend d'un bout du salon à l'autre en sonnant sur ses cordes un ding-din-dong qui fait songer à une sonnerie de cathédrale.

Malgré moi je songe silencieux au vol d'un grand oiseau de nuit et au passage des Erinnyes poursuivant Oreste, lorsque la cithare vient se poser doucement sur la table. Au même instant, comme la boîte à musique, toujours sur le parquet, se remonte et joue toujours, une mélodie très nette est donnée par le piano, et la cithare résonne en même temps. Cette simultanéité de trois instruments est bien pour nous une preuve que le médium et sa nièce, dont on affirme tenir une main, ne sauraient de leur main libre agir en trois directions sans faire des mouvements de bras, de buste et de jambes qui se communiqueraient à la main tenue.

Une croix latine semble descendre du plafond et s'avance vers les assistants en même temps qu'une voix puissante, celle du cardinal Newman assidu à ces séances, chante un *gloria* et nous donne sa bénédiction. Le miroir phosphorescent est saisi alors par la poignée, s'élève et éclaire une tête barbue et un buste vêtu de blanc. M. Watts, le médium, et Miss Felicia chantent un psaume en anglais, et les voix de plusieurs esprits d'homme et de femme se succèdent ; d'abord, celle très forte de l'esprit John King qui nous salue et se dit l'ami des bons médiums. M. Chevreuil et moi lui rappelons que nous avons senti sa main puissante avec Eusapia Palladino. Il saisit une seconde fois l'écran dont il éclaire sa tête couverte d'un turban blanc à bord bleu, sa barbe et son manteau. Il me regarde et, se tournant vers M. Chevreuil il lui dit : Me voyez-vous bien, monsieur ? J'avoue qu'il faudrait au médium Husk, blind man (aveugle) une dextérité inimaginable pour se faire une tête nouvelle de minute en minute, s'affubler la tête et le buste — saisir l'écran lumineux — se soulever — projeter son buste en avant jusqu'au milieu de la table — chanter — imiter des voix en ventriloque consommé et tout cela sans que ma voisine intelligente et attentive ne sentit pas le plus petit mouvement.

Après s'être bien fait voir de chacun, John King mit l'écran au-dessus de sa tête et s'abaissa en rentrant dans la table l'écran tombant de lui-même à l'endroit de la disparition — et le piano nous donna une autre mélodie bien jouée, sans que, dans cette obscurité profonde, un doigt ait tâtonné sur le clavier, tandis que la petite boîte, dont on entend la clé tourner, joue sur la table et que les cordes de la cithare vibrent encore. L'écran présenté à M^{me} Pizot, elle voit deux têtes l'une derrière l'autre, plutôt l'une au-dessus de l'autre, dont la plus rapprochée, au visage pâle et triste lui sourit deux fois en agitant la tête, tandis que deux tapes amicales sont données sur son bras gauche opposé au médium. Une apparition pour moi seul et constatée par M^{me} Chevreuil et M^{me} Pizot m'a bien ému malgré la rapidité de son regard. Tête brune et pâle... je n'ai ni eu le temps, ni osé m'affirmer que je la reconnaissais... « Cette figure est venue pour le commandant » dit tout bas M^{lle} Husk à Miss Felicia qui me répète cette parole. Que dire de

plus? Tous ces phénomènes troublants ne trouvent de croyance que dans l'âme de chacun de nous... et si, un moment, le doute a pu y pénétrer, je confesse que la lumière faite, je le foulai aux pieds pour ma part en constatant le calme de M. Husk et l'impassibilité de sa nièce dont les épingles du chapeau n'avaient pas bougé, dont les bandeaux ondulés de sa chevelure étaient intacts et dont les bras gantés donnaient la main gauche à son oncle et la droite à Miss Scatched que nous connaissons au cercle Allan Kardec et dont la loyauté ne saurait être suspectée un instant.

Une de ces dames, un peu défiante à l'endroit de la boîte à musique et du piano et moi, constatâmes d'abord que la pensée qu'un enfant était caché derrière cet instrument n'avait point sa raison d'être et que Miss Husk, tenue par la main droite, était placée dans l'impossibilité de se retourner sur sa chaise, se baisser et de remonter d'une seule main la boîte à musique — pas plus qu'en allongeant le bras il ne lui était possible d'atteindre le clavier du piano. Après le départ du médium et de sa nièce, M. le baron de B..., M. Chevreuil et moi, avons essayé d'opérer tous ces manèges sans que la main tenue fût dans l'impossibilité de traduire le mouvement opéré par le buste et l'autre bras, et nous nous sommes convaincus que l'habile Politi lui-même serait incapable de se multiplier assez pour faire jouer trois instruments à la fois. A mon tour j'offre mille francs à M. Fortaner s'il peut me démontrer à Londres l'exactitude de la conviction qu'il en a rapportée il y a deux ans, et qu'il m'avait presque fait partager que c'est le médium Husk qui monte sur la table et qui agite la cithare en frappant le plafond, puis en la dissimulant sous son veston pour en amoindrir le son, fait croire qu'elle est au bout du salon et que c'est également le médium qui avance son buste pour « faire les fantômes ». Alors les voisins de Husk et de sa nièce seraient donc tombés en catalepsie pour ne rien voir ni rien entendre!

Je dirai fort peu de chose de la séance du lendemain soir offerte par l'excellent médium Williams, à cause de l'orage qui éclata sur Londres dès 8 h. 1/2 du soir et mit fin à la séance sans que nos prières pussent fléchir les esprits ni le médium réduit à l'impuissance.

Il était arrivé assez nerveux et influencé sans doute par l'état de l'atmosphère, les assistants étaient les mêmes que la veille. Toutefois la séance s'annonçait parfaite et je signalerai un fait sur lequel j'appelle l'attention du lecteur. A peine Williams était-il assis, tenu par les mains à droite et à gauche, que des raps distinctement frappés devant chaque assistant répondirent affirmativement par trois coups à la question « Am I right? » (Suis-je bien placé?) et que la voix puissante de John King, semblant descendre du plafond, nous démontra qu'il était obligatoire que les deux médiums, celui de la veille et Williams, eussent ensemble pris des leçons de ventriloquie pour imiter si parfaitement cette voix! Avec Williams, le miroir phosphores-

cent nous présenta trois visages dans l'un desquels, le dernier, je crus reconnaître, par désir sans doute, la chère tête qui m'était apparue la veille, mais si mon cœur est porté à le croire, ma plume n'ose encore l'affirmer avant la promesse qui m'a été faite d'obtenir bientôt une certitude parfaite.

A un moment donné, ma voisine, M^{me} Pizot, placée entre le médium et moi, fut prise par les épaules, si doucement, affirma-t-elle, qu'elle n'en fut point effrayée. Puis une chaise causeuse recouverte de drap, et d'un poids assez fort accourut du bout du salon et vint violemment frapper le siège de Williams qui en éprouva une émotion qu'il ne put dissimuler. La chaleur était grande, le temps lourd, et l'orage lointain arrivait sur Londres. Alors la voix de John King déclara que le temps contraignait les esprits à se retirer et la séance fut close à notre grand regret.

Le troisième jour nous comptons avoir une soirée avec Craddock mais un télégramme nous avertit qu'il était souffrant.

Le récit de nos courses de la journée dans l'immense et belle cité anglaise à la National Gallery (son musée du Louvre), au British museum, à l'Exposition franco-anglaise non encore achevée, à la tour de Londres, à Greenwich, etc., etc., intéresserait peu les lecteurs, il sortirait du cadre de ce souvenir tout spirite, et je me hâte de le terminer en disant qu'après une seconde traversée dont la douceur fit regretter à ces dames l'absence d'une petite tempête appelée de tous leurs vœux, nous rentrions à Paris pour apprendre que Miller, le grand médium, était arrivé de New-York en France et qu'il viendrait bientôt faire reparler de lui.

LÉOPOLD DAUVIL.

L'ENQUÊTE DU "MATIN" SUR LE SPIRITISME (suite).

Le 13 mai, le *Matin* publiait un article de Camille Flammarion sur les phénomènes *inexpliqués*, dans lequel l'illustre astronome, après avoir cité les expériences du comte de Gasparin, de Marc Thury, professeur de physique et d'astronomie à l'académie de Genève, des savants de la Société dialectique de Londres avec Cromwell Varley pour rapporteur, et enfin celles du professeur Crookes, dit ceci : « Ce sont là des faits connus, archi-connus. Ils ont été constatés par des centaines d'observateurs, vérifiés mille fois, contrôlés, photographiés. On peut voir dans mon ouvrage, les *Forces naturelles inconnues*, des photographies directes et sans retouche, à propos desquelles je suis parfaitement disposé à donner, moi aussi, un prix de cinq cents francs à celui qui pourra y découvrir un truc quelconque. » Et voici, sans commentaires, la conclusion qu'il tire : « 1° Les phénomènes sont cer-

ains, 2^e leur explication est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances. »

Nous donnons maintenant en entier l'article de Léon Denis paru en feuilleton dans le *Matin* du 24 mai :

Les Français passent, à l'étranger, pour être aventureux et primesautiers. D'autre part, nos corps savants sont, dans le vaste monde, pris en très haute considération.

D'après ces prémisses, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que la courageuse enquête poursuivie par le *Matin* sur l'*au-delà* n'ait, jusqu'ici, prouvé qu'une chose. C'est que nos hommes de science sont, avant tout, d'une réserve extrême quand il s'agit d'aborder le terrain — déjà si pratiqué au dehors — de la psycho-physiologie, des forces non dénommées, en un mot des phénomènes psychiques qui, par d'immédiates conséquences, mènent droit à l'étude expérimentale de l'*au-delà*, comme dit le *Matin* dans son audacieuse franchise.

..

M. Gustave Le Bon a pris l'initiative d'une proposition qui semble péremptoire : une prime de deux mille francs est offerte au médium qui, en pleine lumière, produira devant un comité compétent un phénomène de lévitation.

Pourquoi stipuler la pleine lumière, puisqu'il est notoire que ce phénomène n'est normalement possible qu'avec une lumière atténuée, la lumière crue exerçant une action dissolvante sur la force en action ?

Voyons, amis du bon sens, que diriez-vous d'un amateur qui exigerait, pour admettre la photographie, que celle-ci se produisit en pleine lumière, alors que, jusqu'ici, le phénomène requiert l'ombre absolue de la chambre noire ?

Remarquons que la nuit complète n'est nullement nécessaire pour le phénomène de lévitation ; une lumière rouge affaiblie sera suffisante pour éliminer tout procédé et toute supposition de fraude. D'ailleurs, combien d'autres phénomènes naturels connus exigent une lumière très atténuée, sinon l'obscurité ?

Le savant impartial observe la loi, la norme d'un phénomène, mais il se garde surtout de [prétendre] imposer à sa production des conditions *a priori*.

Les faits de soulèvement sans contact, de lévitation de meubles et de personnes, moulages de mains et de visages, ont été observés dans des conditions qui défient toutes critiques par des savants français et étrangers.

Des photographies ont été prises, ce qui répond d'une façon très nette à l'objection de la suggestion. La plaque photographique n'est pas sujette à hallucination !

Très nombreuses sont les expériences dirigées d'une manière rigoureuse

ment scientifique ; citons, par exemple, celles du professeur P. Botazzi, directeur de l'institut de physiologie à l'université de Naples, en mai 1907, assisté du professeur Cardarelli, sénateur ; Galeotti, Pausini, Scarpa, de Amicis, etc.

Et comme, évidemment, les sens peuvent tromper, on se sert d'appareils enregistreurs qui permettent d'établir non seulement la réalité, l'objectivité du phénomène, mais encore le graphique de la force psychique en action.

Voici notamment les mesures prises par le groupe de savants désignés plus haut, Eusapia Paladino étant médium :

A l'extrémité de la salle, derrière un rideau, on dispose à l'avance une table à deux étages, du poids de 21 kilos, qui occupe tout le vide du cabinet et intérieurement reste à une distance d'environ 20 centimètres du rideau.

Sur cette table sont placés :

1° Un cylindre couvert de papier fumé, mobile autour d'un axe sur lequel est fixé une sorte de porte-plume, dont la pointe touche la surface du cylindre ; si on donne un mouvement de rotation au cylindre, le porte-plume y enregistre une ligne horizontale ;

2° Une balance pèse-lettres ;

3° Un métronome électrique Zimmermann (le contact est établi par une pointe de platine qui, à chaque double oscillation de la baguette, s'enfonce dans un petit puits de mercure), mis en communication avec un signal Desprez, situé dans une chambre à côté ;

4° Une touche télégraphique, jointe à un autre signal Desprez ;

5° Une poire de caoutchouc reliée, au moyen d'un long tuyau de caoutchouc à travers la paroi, avec un manomètre à mercure de François Franck, situé dans la chambre contiguë.

Voici, n'est-ce pas, un joli luxe de précautions prises par les savants chercheurs susnommés, précautions qui, vraiment, devaient les assurer qu'ils n'étaient point trompés par cette astucieuse Eusapia Paladino, laquelle est si véhémentement accusée de fraude par ceux qui n'ont rien vu, ou à peu près ? Eh bien ! c'est dans ces conditions que tous les appareils désignés ont été impressionnés à distance, les mains d'Eusapia étant tenues par deux des expérimentateurs, et tous les assistants formant cercle autour d'elle.

Remarquons, en passant, qu'Eusapia n'est plus jeune, que nécessairement ses forces physiques déclinent, forces qui sont dans une part sensible le *substratum* de la force psychique. Il y a seize ans, par exemple, Eusapia opérait à Milan dans les circonstances suivantes :

L'*Italia del Popolo*, journal politique de Milan, publiait, à la date du 18 novembre 1892, un supplément spécial contenant les procès-verbaux de dix-sept séances tenues dans cette ville, chez M. Finzi, avec Eusapia. Ce

document est signé des noms suivants, qui sont ceux de savants éminents de divers pays :

Schiaparelli, directeur de l'observatoire astronomique de Milan ; Aksakoff, conseiller d'État russe, directeur du journal *Psychische Studien*, de Leipzig ; docteur Carl du Prel, de Munich ; Angelo Brofferio, professeur de philosophie ; Gerosa, professeur de physique à l'École supérieure de Portici ; Ermacora et G. Finzi, docteurs en physique ; Charles Richet, professeur à la faculté de médecine de Paris, directeur de la *Revue scientifique* (pour cinq séances) ; Lombroso, professeur à la faculté de médecine de Turin (pour deux séances).

Ces procès-verbaux constatent la production des phénomènes suivants, obtenus dans l'obscurité, les pieds et les mains du médium étant constamment tenus par deux des assistants :

« Transport d'objets divers sans contact : chaises, instruments de musique, etc. ; impressions de doigts sur du papier noirci ; empreintes de doigts dans l'argile ; apparitions de mains sur un fond lumineux ; apparitions de lumières phosphorescentes ; soulèvement du médium sur la table, déplacement de chaises avec les personnes qui les occupent ; attouchements ressentis par les assistants. »

Et, enfin, en demi-lumière :

« Apparitions de mains humaines et vivantes sur la tête du médium ; contact avec une figure humaine barbue. »

Notons que, dans leurs conclusions, les expérimentateurs susnommés établissent qu'en raison des précautions prises aucune fraude n'était possible.

— De l'ensemble des phénomènes observés, disent-ils, se dégage le triomphe d'une vérité qu'on a injustement rendue impopulaire.

Quelle splendeur de langage saurait égaler la valeur probante de ce style net et concis ?

A ces témoignages, on pourrait en ajouter des centaines d'autres, d'une valeur égale. Eh bien ! tous ces témoignages sont-ils nuls aux yeux de nos contradicteurs, et faudra-t-il recommencer les expériences à chaque exigence nouvelle ?

..

Mais les séances d'Eusapia comportent bien d'autres phénomènes plus importants encore.

Le professeur C. Lombroso, dont le *Matin* a publié un article, dit ceci dans l'*Arena* (voir aussi les *Annales psychiques* de Paris, n° de février 1908) :

« Après le transport d'un objet très lourd, Eusapia, dans un état de *trance*, me dit : « Pourquoi perds-tu ton temps à ces bagatelles ? Je suis capable de te faire voir ta mère ; mais il faut que tu y penses fortement. »

« Poussé par cette promesse, après une demi-heure de séance, je fus pris du désir intense de la voir s'accomplir, et la table sembla donner son assentiment, avec ses mouvements habituels de soulèvements successifs, à ma pensée intime. Tout à coup, dans une demi-obscurité, à la lumière rouge, je vis sortir d'entre les rideaux une forme un peu penchée, comme était celle de ma mère, couverte d'un voile, qui fit le tour de la table pour arriver jusqu'à moi, en murmurant des paroles que plusieurs entendirent, mais que ma demi-surdité ne me permit pas de saisir.

« Comme sous le coup d'une vive émotion, je la suppliais de les répéter, elle me dit : « *Cesar Fio mio !* », ce qui, je l'avoue, n'était pas sa façon ordinaire. En effet, étant Vénitienne, elle disait *mio fiol*; puis, écartant ses voiles, elle me donna un baiser. »

Lombroso rappelle ensuite les communications écrites ou parlées en langues étrangères, les révélations de faits inconnus aussi bien du médium que des assistants et les faits de télépathie. Il ajoute que « les cas de maisons hantées, dans lesquelles, pendant des années, se reproduisent des apparitions ou des bruits, concordant avec le récit de morts tragiques, et observés en dehors de la présence des médiums, plaident contre l'action exclusive de ceux-ci et en faveur de l'action des trépassés. »

Enfin, pour terminer, transportons-nous en Angleterre, où le fantôme de Katie King fut photographié par sir W. Crookes, ce qui détruit toute hypothèse de suggestion.

Voici ce que disait, le 30 janvier dernier, dans un discours prononcé à la Société des recherches psychiques de Londres, sir Ol. Lodge, professeur à l'université d'Edimbourg et membre de l'Académie des sciences d'Angleterre (*Royal Society*) :

— J'ai été amené personnellement à la certitude de l'existence future, par des preuves reposant sur une base purement scientifique.

Il parle notamment des messages obtenus par certains médiums au moyen de l'écriture automatique.

« Les communicants ostensibles ont compris aussi bien que nous la nécessité des preuves d'identité, et ils ont fait tous leurs efforts pour satisfaire cette exigence rationnelle. Quelques-uns parmi nous pensent qu'ils y sont arrivés, d'autres doutent encore. Je suis un de ceux qui, tout en désirant obtenir des preuves nouvelles plus efficaces et plus continues, pensent cependant qu'un grand pas a été fait et qu'il est légitime d'admettre ces moments de rapport lucides avec les personnes décédées qui, dans les meilleurs cas, viennent apporter une nouvelle masse d'arguments, comme faisant de cette hypothèse la meilleure hypothèse de travail.

« Nous trouvons, en effet, que les regrettés Ed. Gurney, Rich. Hodgson, F. Myers et d'autres moins connus semblent se mettre en communication

constante avec nous, avec l'idée bien arrêtée et expresse de nous démontrer patiemment leur identité et de nous donner le contrôle réciproque de médiums étrangers les uns aux autres. Nous trouvons également que leurs réponses à des questions spéciales sont faites d'une façon qui caractérise leur personnalité bien connue et révèle des connaissances qui étaient de leur compétence. »

..

« La *Cross-correspondance*, ajoute sir Lodge, c'est-à-dire la réception par un médium d'une partie de communication et de l'autre partie par un autre médium, chacune de ces parties ne pouvant être comprise sans le secours de l'autre, est une bonne preuve qu'une même intelligence agit sur les deux automatistes. Si, en outre, le message porte la caractéristique d'une personne décédée et est reçue à ce titre par des personnes qui ne la connaissaient pas intimement, on peut y voir la preuve de la persistance de l'activité intellectuelle de cette personne. Si, enfin, nous obtenons d'elle un morceau de critique littéraire qui est éminemment dans sa façon et ne pourrait venir d'individus ordinaires, alors je déclare qu'une telle preuve, absolument frappante, tend à prendre le caractère de *cruciale*. Telles sont les espèces de preuves que la société *peut communiquer sur ce point*. »

« Les frontières entre les deux états, le présent et le futur, sont encore appréciables, mais elles tendent à s'effacer par place. De même qu'au milieu du grondement des eaux et des bruits divers, pendant la percée d'un tunnel, nous entendons de temps à autre le bruit des excavateurs qui viennent vers nous du côté opposé, de même, par intervalle, nous entendons les coups de pic de nos camarades passés dans l'au-delà. »

A tous ces témoignages, j'ajouterai mon témoignage personnel. Trente années d'expérimentation rigoureuse poursuivie en des milieux divers, avec de nombreux sujets, m'ont démontré que, si les phénomènes dits psychiques s'expliquent en partie par l'extériorisation de forces émanant des vivants, un nombre important de ces faits ne trouvent d'explication que dans l'intervention d'entités invisibles. Celles-ci ne sont autres que les esprits de défunts ; ils subsistent sous une forme subtile, impondérable, quoique encore matérielle.

L'explication spirite est donc la seule qui réponde d'une façon complète à la réalité des phénomènes considérés sous leurs multiples aspects. Ils nous fournissent la preuve qu'un océan de vie invisible nous entoure, nous enveloppe, et que, dans l'au-delà, l'être humain se retrouve dans la plénitude de ses facultés et de sa conscience.

Il semble après cela que l'enquête touche à sa fin. *Le Matin* — ce n'est

pas nous qui le contesterons — est un journal courageux, un brave journal ; mais que voulez-vous ? il est comme tout le monde : il faut bien qu'il vive. Or, s'il a de nombreux lecteurs que préoccupent, que passionnent même les choses de l'au-delà ou ce que certains appellent le merveilleux, il en a d'autres aussi, — peut-être plus nombreux encore — qui s'y intéressent médiocrement et qui lui crient : — En voilà assez ! ! n'abusez pas de notre patience. — Alors... alors, mettons-nous à sa place. Pour contenter tout le monde on prononce la clôture. Et je m'imagine — c'est une simple supposition — que le chef d'orchestre, je veux dire la direction du journal, pour ne pas s'aliéner une partie de son auditoire, — qui, elle aussi, après tout le paye, — fait signe à un soliste, je veux dire à un rédacteur, d'entamer un autre air, le plus souvent un air joyeux, afin de paraître détaché de tout parti pris, et d'établir partout la bonne humeur.

C'est ainsi que, presque en même temps qu'un article — empreint d'un scepticisme assez dédaigneux — de M. Gustave Le Bon (29 mai), nous en voyons paraître un autre, le lendemain 30, — de ce bon M. Harduin, qui n'a d'oreilles que pour l'opinion de M. Le Bon, et qui écrit sans sourciller : « Personne, on l'a vu, ne s'est présenté pour gagner les 2.000 francs promis au médium capable de soulever, en plein jour, et sans y toucher, un poids placé sur une table. Le fait est acquis. » Puis après avoir représenté les adeptes de la *religion spirite* comme des gens aux mœurs douces et ignorant la violence, il se reprend aussitôt pour ajouter : « Après tout, c'est sans doute simplement parce qu'ils ne sont pas les plus forts et ne représentent qu'une infime minorité. Peut-être que, autrement, ils éprouveraient, eux aussi, le besoin de brûler les gens, dans le but louable de leur faire goûter les joies réservées aux croyants, ou pour les punir d'y rester insensibles. » — Que pensez-vous, monsieur Harduin, de l'infime minorité des représentants républicains à la fin du second empire ? Mais lors même que l'infime minorité des spirites grossirait au même point, soyez sans crainte, elle aimera toujours trop les gens d'esprit pour les brûler.

Que disait donc M. Gustave Le Bon ? — Que cinq candidats seulement se sont offerts à réaliser l'expérience proposée ; que deux se sont présentés au rendez-vous donné, et qu'après avoir discuté sur les conditions exposées dans le *Matin* et les avoir acceptées, ils ont promis de revenir. Or, « aucun n'a reparu. Il est donc bien évident que l'expérience leur a semblé irréalisable ». Il ajoute plus loin : « On remarquera que j'avais mis comme condition de mon expérience que des prestidigitateurs y assisteraient. Je crois que c'est cette condition qui a le plus gêné les spirites. »

Si, au bout d'un mois seulement d'attente, M. Gustave Le Bon juge que nous avons perdu la partie, que pensera-t-on de la solidité de ce jugement, quand on saura que les spirites attendent vainement depuis douze ans qu'un

prix, successivement élevé de 3.000 à 20.000 francs, soit gagné par leurs adversaires ?

Qu'était-ce donc que ce prix ? Je vais vous le rappeler, chers lecteurs, en vous priant d'en faire part *urbi et orbi*, sans oublier l'élite des prestidigitateurs.

Dans la *Revue spirite* d'octobre 1896, M. Segundo Oliver, de Barcelone, spirite et médium bien connu de tous pour son extrême franchise et sa parfaite loyauté, — nous savons que M^{me} Noeggerath entre autres l'avait en profonde estime, — rapportait une communication qu'il avait obtenue au mois de novembre 1880 pour trois personnes très instruites mais incrédules qui cherchaient la vérité de bonne foi : l'une était un professeur de mathématiques, l'autre un docteur-pharmacien, et la troisième un prêtre. Cette communication avait été tracée avec un crayon *mécaniquement et sans que la volonté du médium y fût intervenue*.

Elle était brève, et ce ne fut qu'après s'être assuré verbalement auprès de ces trois messieurs qu'aucune de leurs pensées n'avait pu lui en fournir l'idée, ni le texte, et après avoir déclaré lui-même qu'il ne savait absolument rien de l'esprit qui s'était manifesté, que M. Segundo Oliver la leur montra. L'un d'eux reconnut l'identité de l'esprit de sa mère, à laquelle il ne pensait pas, et demanda si cet esprit ne pouvait lui donner quelques conseils. M. Segundo Oliver reprit son crayon, et, lui qui ne connaissait rien de l'art du dessin, il traça en moins de cinq minutes en présence du fils émerveillé autant qu'heureux le *portrait frappant de sa mère*, qui, de son vivant, n'avait jamais voulu se faire photographier.

Cet exposé fait et après l'avoir accompagné de quelques réflexions, M. Segundo Oliver déclarait qu'il mettait un prix de 3.000 francs à la disposition de la personne qui présenterait une théorie plus rationnelle que celle offerte par le spiritisme pour expliquer le fait qu'il venait de relater, et voici la condition qu'il posait : « La nouvelle théorie sera confirmée par un fait pareil au mien, et pour obtenir le prix, il faut que l'auteur me donne la *preuve de l'identité de mon père, mort depuis quelques années et aussi son portrait*. » Et M. Segundo Oliver ajoutait : « Pour cette fois, j'adopte ce principe matérialiste : *Toute proposition non démontrée mérite le dédain*. Nous ferons aussi le plus grand cas de cet axiome d'Aristote : *que rien ne pénètre dans l'intelligence, si ce n'est par le canal des sens*, axiome en absolue contradiction avec le portrait que j'ai obtenu, sans avoir exercé mes sens dans l'art du dessin, sans avoir connu la personne dont ma main a tracé le portrait. »

Trois mois après cette publication, personne ne s'étant encore présenté pour gagner le prix, M. Segundo Oliver, loin d'abandonner la partie, portait ce prix à 10.000 francs, espérant que cette somme tenterait les adversaires du spiritisme, et il priait les directeurs de journaux de reproduire à

cette fin son article de la *Revue spirite* d'octobre. Ce prix fut annoncé notamment par le journal bien répandu : *l'Éclair*.

L'offre de 10.000 francs était élevée à **20.000 francs** en 1901 ; et, bien entendu, cette somme, déposée comme les précédentes au Crédit lyonnais de Barcelone, était nettement garantie. Malgré cela, nous n'avons pas encore entendu dire que le défi de M. Segundo Oliver ait été relevé.

Il y a mieux ; en 1883, 10.000 *dollars*, plus de 50.000 francs ont été offerts par le Dr Wolfe, de Cincinnati, à qui pourrait reproduire, sans intervention spirituelle, le genre d'écriture qu'il obtenait avec son médium M^{me} Hollis.

Nous voulons bien admettre avec M. Gustave Le Bon que les spirites ne se soucient pas, pour une misérable somme de 2.000 francs, de compromettre par un échec leurs pitoyables illusions, leurs espérances et leur crédit ; mais que leurs adversaires, à qui on fait la part si belle puisqu'on leur offre 20.000 et même 50.000 francs, soient pris des mêmes scrupules, voilà ce qui nous dépasse. Ah ! monsieur Harduin, si jamais — bien entendu, pas sous la menace du bûcher — vous changez votre fusil d'épaule, quelle amusante série d'articles vous aurez, à ce sujet, à servir aux lecteurs du *Matin* !

L'enquête du *Matin* sur le spiritisme est terminée, au moins pour le moment, et nous devons rappeler à nos lecteurs que ce n'est pas sa première, mais que déjà, en 1901, il en avait fait une, avec M. J. Bois pour principal enquêteur, sur *l'au-delà et les forces inconnues*. Un grand pas a été fait. Le monde savant et le monde des penseurs sont bien loin de se montrer hostiles aux spirites. Espérons donc que la prochaine enquête sera plus complète, plus élargie encore, et qu'il sera fait un loyal appel non seulement aux savants mais encore aux penseurs spiritualistes et spirites qui sauront montrer que le spiritisme est une science, dont la phénoménologie n'est que la partie expérimentale, et que les autres sciences ne sont que ses auxiliaires, parce qu'il est avant tout la science de la vie, de l'intelligence et de l'esprit et aussi la plus rationnelle et la plus lumineuse des philosophies.

En attendant que nos espérances se réalisent, merci encore une fois au *Matin* de sa courageuse campagne et du précieux concours prêté à notre cause par son immense publicité ; merci autant au nom des spirites eux-mêmes que de tous les amis sincères de la vérité et du progrès de la pensée par la science et la raison.

ALGOL.

BIBLIOGRAPHIE

Souvenirs d'un Spirite (1)

Par LÉOPOLD DAUVIL.

Moi aussi, j'arrive un peu tard, pour parler de l'intéressant volume de notre sympathique Rédacteur en chef. Mais « tard vaut mieux que jamais » déclare le proverbe et c'est pourquoi j'apporte mon petit mot.

Si je n'en avais été empêché par divers incidents inattendus, j'aurais voulu dire — moins bien, sans doute, qu'il ne l'a fait lui-même — ce qu'en a dit notre distingué collaborateur Algol qui a si bien résumé l'existence mouvementée du « brillant officier colonial », qu'entraînèrent, à travers le monde, les exigences du service militaire. C'est avec émotion qu'il rappelle succinctement les péripéties de cette vie collective, où s'entremêlèrent joies et tristesses, dans un groupe de compagnons d'arme dont l'auteur des *Souvenirs d'un spirite* a si éloquemment raconté les idylles et les drames, les tendresses heureuses et les déchirements de cœur... le tout, avec cette souplesse d'expressions et ces couleurs habilement nuancées qui caractérisent son talent de narrateur.

Mais il y a plus encore que des qualités de forme dans ces pages émouvantes. Ce qui m'a particulièrement frappé, dès la première lecture des anciens articles, c'est l'équilibre de la conscience de leur auteur, conscience courageuse et loyale qui s'y révèle d'un bout à l'autre. En racontant l'histoire de ses amis, Léopold Dauvil raconte aussi la sienne, — histoire des évolutions d'une âme. Certes, il y a une profonde différence « psychique », pourrait-on dire, entre le Commandant que nous voyons à la Réunion, au Sénégal, à Madagascar et ailleurs... et le philosophe religieux que nous retrouvons à Jérusalem.

Et cependant, c'est avec une parfaite mesure, avec une gradation tout à la fois naturelle et savante que s'opère la transition de l'une à l'autre de ces personnalités. Avec quelle délicatesse de touche, le pèlerin de la Terre Sainte a su mettre en parallèle cette religiosité formaliste et toute de commande caractérisant tant de dévots héréditaires qui ne se donnent même pas la peine de vérifier leur foi hypothétique... et les fermes attestations de l'homme réfléchi et conscient qui sait pourquoi et en quoi il a cru et qui vivant — c'est sur ce point que j'insiste — qui vivant dans un milieu de croyants plus ou moins étroits, expose franchement ses convictions, empreintes à la vérité de la plus parfaite tolérance à l'égard de celles qui diffèrent

(1) Librairie P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. Prix 3 fr. 50. France, 4 fr.

des siennes, demeurant ferme en ses affirmations et persistant en sa foi personnelle.

Tant d'autres, à sa place, — même parmi les plus honnêtes — auraient pu biaiser, voiler, déguiser leurs pensées ! Combien n'y a-t-il pas de savants qui, tout en reconnaissant, en leur conscience intime, sur quelles solides bases expérimentales repose la doctrine spiritualiste, hésitent, se dérobent et se taisent, affectant un scepticisme de bon ton, pour ne pas compromettre leur prétendue dignité de savants officiels et académiques, c'est-à-dire « orthodoxes » selon la formule ?

Rien de semblable, ici, et c'est en cela, à mon sens, indépendamment de ses incontestables qualités littéraires, que réside la valeur *morale* de ce voyage à Jérusalem raconté par un spirite convaincu dont le temple, ainsi que le dit si bien Algol, est le temple de la Nature elle-même ayant pour voûte celle du grand Ciel qu'emplit de sa majesté, de sa justice impartiale et de son ineffable amour, le Dieu, Père des hommes.

ED. GRIMARD.

Mes Morts (1).

- « leurs manifestations,
- « leurs influences,
- « leurs télépathies.

Nous devons au Dr Baraduc, l'auteur bien connu du public par ses travaux, ses recherches d'un grand intérêt touchant l'invisible, et ses preuves par la photographie, l'apparition d'un nouveau livre ; croyants et non croyants à l'au-delà auront là un sujet de réflexion très fécond surtout que quelques photographies inédites sont là pour prouver la véracité des faits cités.

Le Dr Baraduc a eu la douleur de perdre son fils, sa femme et un de ses amis l'abbé B..., il a assisté en savant à la mort de tous, il nous fait voir les différentes phases de la mort par lesquelles nous passerons, puis c'est la continuation entre les morts et les vivants, la télégraphie avec l'au-delà, les communications et les réponses. En un mot c'est un livre fort bien écrit en un style sobre, sévère, encourageant et bien fait pour donner courage à ceux qui se lamentent, qui désespèrent après les êtres chéris quand l'inévitable séparation est venue. Nous recommandons ce livre qui est un monument de piété, de science, de sincère conviction ; il se recommande tout particulièrement à ceux qui ont perdu des leurs et pour qui la foi existe.

(1) Librairie Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. — Prix 3 fr. 50. — Port 0 fr. 35.

PIERRE PIOBB. — L'Année Occultiste et Psychique, 1907 (Première année)
un volume in-16 de 304 pages. Paris, H. DARAGON, éditeur, 3 fr. 50.

Cet ouvrage est l'exposé impartial de toutes les observations véritablement sérieuses, de tous les travaux scientifiques et de toutes les théories dignes de remarque qui ont été faites pendant le cours de l'année 1907 dans le domaine des sciences dites occultes ou mystérieuses, à savoir : l'*Astrologie*, l'*Alchimie*, la *Symbolique*, l'*Ésotérisme*, les *Arts Divinatoires*, la *Prophétie*, le *Psychisme*, le *Spiritisme* et le *Magnétisme*.

C'est un recueil de très haute valeur. Il montre l'orientation que certains chercheurs tentent de donner à la pensée contemporaine en la dirigeant vers un groupe d'études jusqu'ici dédaignées. Il prouve, du reste, que cette orientation peut être féconde en progrès de toute nature. Il renferme, déjà, plusieurs travaux si nouveaux, si hardis et si surprenants que l'on est obligé de les qualifier de découvertes.

Chacun voudra lire ce livre : le curieux pourra s'y renseigner sur un mouvement scientifique que personne n'est en droit d'ignorer, et le savant y trouvera des documents importants qui l'aideront dans ses travaux ou le guideront dans ses recherches.

La Subconscience, par J. JASTROW, professeur de psychologie à l'Université de Wisconsin (États-Unis), traduit de l'anglais, par E. PHILIPPI. Préface de M. le Dr PIERRE JANET. 1 volume in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, 7 fr. 50. (FÉLIX ALCAN, éditeur.)

L'ouvrage de M. Jastrow représente un tableau vivant et coloré de tous les phénomènes normaux et pathologiques qui doivent être groupés autour du problème du subconscient. Ce livre est un bon résumé de psychologie descriptive qui réunit en quelques pages des documents très nombreux ordinairement disséminés dans beaucoup de gros volumes. Il rendra de grands services à tous ceux qui désirent se mettre au courant de ces problèmes curieux, afin de travailler à leur interprétation.

La traduction que M. Édouard Philippi a faite de cette étude ajoute à la valeur de l'ouvrage : elle le rend plus net et plus clair. Tout en conservant la manière colorée de l'auteur, elle simplifie un peu son style et le rend accessible à des lecteurs français.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.